

**LES DEUX  
FILLES NATURELLES.**

**II.**

LES DEUX  
FILLES NATURELLES,  
OU  
BONHEUR ET MALHEUR.

PAR M<sup>me</sup>. GUÉNARD.

---

TOME SECOND.

---

A PARIS,

CHEZ LEROUGE, Libraire, Cour du Commerce,  
Hôtel de Rohan.

1812.

---

# LES DEUX FILLES NATURELLES.

---

## CHAPITRE XIII.

---

QUAND Léonce fut de retour à Perpignan, il fut assez surpris de n'y plus retrouver ni Cécile, ni son frère. Ce dernier lui avoit écrit un seul mot. « Je vais faire un voyage avec madame la vicomtesse de Cervol, que des affaires appellent dans ses terres; aussitôt qu'elles seront terminées nous

TOME II.

A

irons à Bergue pour nous occuper de ce qui t'intéresse. »

Ce voyage dans les terres de la vicomtesse se borna à revenir à Paris , loger dans la rue du Gros-Chenet, hôtel de l'Empire, où la vicomtesse et M. de Gernance arrivèrent sous le nom du comte et de la comtesse d'Agostino; des gens Italiens n'entendant pas un mot de français , une voiture qui paroissoit avoir fait un long voyage , des modes Italiennes, tout devoit faire croire que réellement ils venoient de l'autre côté des Alpes, et ce qui pouvoit encore plus le persuader, c'est qu'ils parloient l'un et l'autre cette langue comme si elle eût été la leur. A cette époque



on n'étoit point obligé d'avoir des passeports en forme : le meilleur étoit , comme peut-être aujourd'hui , beaucoup d'or.

Les magnifiques étrangers avoient loué un fort bel appartement dont ils avoient payé trois mois d'avance. Comme Cécile n'avoit point de raison de cacher son état dans cette maison où on ne la connoissoit pas , la maîtresse de l'hôtel ne s'en fût pas plutôt apperçue , qu'elle offrit à madame la comtesse son accoucheur, sa garde, et lui enseigna la lingère où elle feroit faire la plus belle layette. Tout cela fut accepté : on la pria même de faire les emplettes , on parloit à peine français ; puis le voyage ,

ajouta Cécile , l'avoit extrêmement fatiguée , ainsi elle avoit besoin de repos. Cependant elle se flattoit bien de n'être pas longtemps à Paris; elle savoit à quel point l'amie du chevalier avoit besoin d'elle.

Huit jours après leur arrivée , Cécile ressentit des douleurs , qui lui apprirent qu'elle alloit être mère ; ce ne fut pas malgré ce qu'on avoit dit , l'accoucheur de la maîtresse de l'hôtel qui reçut l'enfant , mais un autre , dont le marquis avoit acheté la discrétion au poids de l'or , car c'étoit à lui que l'enfant devoit être confié , jusqu'au moment où il pourroit revenir chez sa mère ; on feignit donc de n'avoir pas trouvé l'accou-

cheur indiqué, et on amena celui dont M. de Gernance s'étoit assuré il y avoit plusieurs mois.

Cécile accoucha le plus heureusement du monde, d'une jolie petite fille que l'on nomma Aspasia. Jamais héritière du plus beau nom ne fut reçue avec plus de joie, son père et sa mère la comblèrent de bénédictions, et lui jurèrent l'un et l'autre de ne rien négliger pour son bonheur. L'accoucheur lui avoit choisi ce qu'on appelle une bonne nourrice s'il est possible qu'il y en ait de bonnes. Cécile, Cécile, les gens à principes vous diront avec raison, que c'est un grand tort d'avoir un enfant quand on n'a pas le courage de perdre sa fortune

pour lui donner un état , et moi , qui ne vous excuse pas , j'ajouterais que vous avez peut-être été plus coupable encore d'avoir abandonné à des mains mercenaires cette pauvre petite , que vous eussiez pu garder près de vous , sous l'ombre du mystère. Mais je ne veux pas aggraver vos fautes , je les raconte seulement pour qu'elles servent de leçons , non aux siècles à venir , mais au petit nombre de mes contemporains qui liront cet ouvrage.

Cécile revint à son hôtel où ses gens avoient eu ordre de l'attendre ; car elle avoit renvoyé ceux qui ne parloient qu'italien , en quittant l'hôtel de l'Empire et prétextant un voyage en Angle-

terre pour prendre les eaux de Bath, où son mari devoit l'accompagner; elle s'arrêta à Bergue, où elle reçut l'accueil le plus flatteur, car elle étoit extrêmement aimable. Pour rendre naturel son voyage chez madame de Forban, elle parut désirer d'aller à Dunkerque. Volontiers, dit le marquis, à condition que nous nous arrêterons au château d'une vieille amie de mon frère, qui est entre Bergue et Dunkerque: c'est une très-aimable femme, vous en serez fort contente. — Savez-vous que son fils est revenu? dit quelqu'un qui étoit là. — Je n'en savois rien, reprit Alphonse. Eh bien! que dit-il ce mari? — Qu'il n'aime pas sa fem-

me, qu'il ne l'a jamais aimée, et mille autres gentillessees semblables. Il est bien heureux d'avoir une femme aussi vertueuse que la sienne, reprit un autre. Car elle est fort belle, il prétend qu'elle est sans esprit, et moi je suis sûr qu'elle en a plus qu'eux. Si cette femme-là avoit passé six mois à Paris, on ne la reconnoitroit pas. Elle n'a rien contre elle qu'une extrême timidité, et je vous assure, madame la vicomtesse, que vous l'aimeriez beaucoup. — Je serai fort aise de la voir, j'en ai entendu dire beaucoup de bien au chevalier de Gernance. Un vieux capitaine de la marine bleue, répondit : on avoit cru qu'il lui faisoit sa cour.

— Lui ! il ne s'occupe point des femmes, il n'aime que des livres. Croiriez-vous qu'il fait le voyage de Perpignan à Dunkerque pour revoir encore les précieux manuscrits de la bibliothèque de la donairière, et après y avoir pris les notes dont il avoit besoin, il est revenu tranquillement au régiment. Oh ! marquis, vous avez un frère aimable, mais bien original, et il fait bien de ne se pas marier, dit une veuve encore fraîche, et dont les charmes n'avoient fait nul effet sur le cœur de Léonce. Je ne crois pas qu'il lui en prenne envie, ajouta le marquis, enchanté de voir que la réputation de l'amie du cheva-

lier n'avoit en rien souffert de ses assiduités.

Deux jours après, on se mit en route pour Dunkerque, et comme on en étoit convenu, on s'arrêta à la terre de madame de Forban qui reçut le marquis et la vicomtesse dont elle avoit connu l'époux dans sa jeunesse, avec infiniment de plaisir, rien n'étoit plus aimable que Cécile, et si M. de Forban même fut enchanté d'elle, à plus forte raison sa mère et sa femme parurent elles joyeuses de faire connoissance avec cette charmante personne ; la belle mère, parce qu'elle crut démêler, dès la première conversation, que Cécile étoit fort ins-



truite ; sa bru , parce qu'elle n'attendoit son salut que de son amitié. Le marquis s'empara du mari, le laissa raconter tout ce qu'il avoit vu ou cru voir dans ses longs voyages : comme les hommes aiment à être crus, même lorsqu'ils se mentent à eux-mêmes , le marquis plut infiniment au marin , qui ne tarda pas à lui dire à quel point il s'ennuyoit dans la terre de sa mère ; qu'il avoit écrit en cour pour obtenir un commandement pour aller dans les Grandes Indes , et que, s'il n'avoit pas une réponse très-prompte , il iroit lui-même la chercher à Versailles. Rien ne pouvoit être plus avantageux à madamedeForban, puisqu'alors

il seroit simple qu'elle accompagnât son mari, encore plus qu'elle acceptât ce que la vicomtesse ne manqueroit pas de lui offrir, de venir loger avec elle, n'ayant personne de ses parens dans la capitale. Mais il falloit toujours, après avoir annoncé le voyage de Bath, y aller, ne fût-ce que pour quinze jours, et seulement convenir que l'on viendrait reprendre M. et madame de Forban au retour.

Tout s'arrangea ainsi, et la vieille douairière fut la première à engager sa bru à faire ce voyage. Cela lui donnera, dit-elle, au moins quelque chose à me dire, quand elle reviendra de Paris. Il y a bientôt cinquante-trois ans que j'en suis revenue pour la der-

nière fois. Il doit y avoir bien du changement ; à force de la questionner, il faudra bien qu'elle me réponde , et puis si , dans la route, il se trouvoit par hasard qu'on ne pût donner à mon fils et à elle qu'un même lit, peut-être obtiendrois-je enfin un hériter ? — J'y ferai de mon mieux, dit le marquis en riant. — Je ne doute point de votre bonne volonté à cet égard ; mais ce n'est pas ainsi que je l'entends. — Ni moi. . . . — Oh ! on vous soupçonne d'être aussi galant que votre frère l'est peu. Mais la jolie veuve doit me rassurer sur cela , car elle est aussi bien pour le moins que ma bru, et elle a mille fois plus d'esprit et surtout de connoissances

— Madame la vicomtesse de Cervol est très-aimable ; mais elle tient à sa liberté autant que je tiens à la mienne. Je suis son ami, rien de plus. — C'est ainsi que cela se dit jusqu'au tems où le mariage légitime l'amour ; mais tout cela ne me regarde point. Je suis seulement fort aise que la vicomtesse se charge d'elle pour quelque temps. Je n'ai pas besoin de dire quelle reconnoissance Euphrasie avoit pour Cécile. Quand les femmes n'ont point de rivalité entre elles , leur amitié est infiniment tendre. Celle de la vicomtesse et de madame de Forban fut aussi sincère que vive. Leurs caractères étoient faits pour se convenir , et la diffé-

rence qui existoit entre elles ne rendoit leur commerce que plus agréable. Cécile , vive quelquefois jusqu'à l'étourderie , avoit besoin de la raison d'Euphrasie , dont la mélancolie étoit égayée par les aimables saillies de Cécile qui eût bien voulu la suivre à Bristol : mais le passage de la mer étoit trop dangereux dans son état, dont le terme approchoit. Ces dames se séparèrent avec beaucoup de regret , et M. de Forban fit promettre au marquis et à sa bonne amie de repasser par Dunkerque , afin de reprendre ensemble le chemin de Paris.

~~~~~  
CHAPITRE XIV.  

---

CÉCILE avoit eu des nouvelles de sa fille, qui se portoit fort bien à ce qu'assuroit le docteur, et la vicomtesse avoit un grand empressement de revenir à Paris pour la voir. Cependant, fidèle à la promesse qu'elle avoit faite au chevalier de sauver sa maîtresse, elle suivit constamment la route que son amitié lui avoit tracée. Elle prit le paquebot à Calais; la traversée fut très-heureuse, et M. de Gernance et Cécile n'éprouvèrent pas le plus lé-

ger accident de Douvres à Londres, où la vicomtesse passa quelques jours , étant liée avec la femme de notre ambassadeur. Un des charmes de madame de Cervol étoit son extrême blancheur. On sait que les premières faveurs de Lucine ajoutent ordinairement à l'éclat du teint, et madame de Cervol étoit d'une blancheur éblouissante. — Eh ! mon Dieu, lui dit l'ambassadrice, ma chère vicomtesse , comme vous voilà fraîche et belle ; si c'est là l'effet des eaux de Barrege, je veux y aller l'année prochaine (1). Heureusement pour

---

(1) Anecdote historique.

Cécile , la mode étoit alors d'avoir du rouge , car ses joues se colorèrent vivement ; et elle , qui avoit tant d'esprit et d'assurance , en manqua dans ce moment. Elle ne vit , dans ce compliment , qu'un cruel persifflage , et eût donné tout au monde pour avoir le teint aussi échauffé que l'épouse de l'ambassadeur , persuadée que l'on devinoit la cause qui rendoit le sien si beau. Elle se remit enfin , et assura qu'il s'en falloit que les eaux de Barrège lui eussent fait autant de bien qu'on le croyoit , car elle étoit obligée d'aller à Bath. Nous irons ensemble , dit l'ambassadrice ; depuis que je suis en Angleterre , je désire toujours voir cette ville



que l'on dit la réunion de tous les plaisirs. Et vous , marquis , est-ce aussi votre santé qui vous conduira aux eaux ? elle n'a pas l'air plus déplorable que celle de la vicomtesse ; mais nous n'en avons pas moins d'obligation à vos médecins de vous envoyer dans cette île , où en vérité , on a beau le dire , il est impossible de se trouver parfaitement heureuse quand on a habité la France.

Avant de quitter Londres , la vicomtesse vit ce que cette ville a de plus curieux. Dieu me garde de vous en faire la description. Il n'appartient pas à tout le monde de faire *les Lettres sur l'Italie*. La vicomtesse partit avec l'ambasadrice , prit les bains sans au-

cune nécessité , et très heureusement , ils ne lui firent ni bien ni mal. Mais elle eut soin d'assurer que l'air de Bath lui étoit contraire , et après y avoir été quinze jours , elle revint à Douvres , d'où elle repassa en France. Elle trouva madame de Forban la mère à toute extrémité. Jamais maladie n'étoit venue plus mal à-propos , il étoit impossible de penser à quitter la moribonde. D'ailleurs , M. de Forban avoit reçu la réponse du ministre ; il devoit avoir le commandement de l'*Invincible* , qui ne pouvoit être en état de mettre à la voile que vers les premiers jours de décembre , et la pauvre Euphrasie devoit être mère avant la fin d'octobre. Il

n'y avoit plus qu'un mois jusqu'à cette époque : que de sujets de désespoir ! Le chevalier lui écrivoit qu'elle n'avoit qu'à dire un mot , elle seroit en Angleterre avant son terme. Mais malgré tout l'amour d'Euphrasie pour Léonce, elle ne pouvoit se résoudre à quitter pour jamais son pays , ses parens , et même son époux à qui elle se devoit pour le temps où l'âge et les infirmités lui rendroient nécessaire une compagne beaucoup plus jeune que lui ; puis , devoit-elle accepter un semblable sacrifice de la part de Léonce qui peut être plus d'une fois après l'avoir fait , s'en affligeroit intérieurement. Elle songeoit aussi à l'amitié qui unis-

soit les deux frères , et ne pouvoit se décider à les séparer ainsi pour toujours.

Quand ses amis arrivèrent , l'abattement , la douleur qui se peignoient dans ses regards , faisoient penser qu'elle étoit affligée de la maladie de sa belle-mère et son mari qui ne pouvoit la louer en rien , regardoit cette extrême sensibilité comme une nouvelle preuve de son esprit ; car disoit-il , comment ne pas s'apercevoir que ma mère ne l'a jamais aimée , et comment est-on si affligé du danger de quelqu'un qui n'a pour nous que de l'indifférence , et il le leur disoit à elle-même. La pauvre Euphrasie qui savoit bien ce qui lui causoit tant de dou-

leur , gardoit le silence et remer-  
cioit le ciel que son époux prît  
ainsi le change sur les causes de  
sa profonde affliction ; mais elle  
n'en étoit pas moins persuadée  
que rien ne pourroit la sauver.

---

~~~~~  
CHAPITRE XV.  

---

MADAME de Cervol elle-même ne savoit quel parti lui conseiller de prendre, quand elle risqua un jour de demander à M. de Forban, s'il ne croyoit pas qu'il fût à propos d'éloigner Euphrasie du lit de mort de sa belle-mère, à qui elle ne pouvoit rendre la vie, et dont le triste état faisoit sur cette femme sensible, une impression trop vive. — Il est certain qu'elle est singulièrement changée. Je n'aurois pas cru qu'elle aimât si vivement sa mère; et alors

il répéta à madame de Cervol ce qu'il disoit à tout le monde sur cette étrange douleur. Je ne verrois , ajouta-t-il , aucun inconvénient à ce qu'elle partît avec vous ; mais outre qu'il est possible qu'elle ne le veuille pas , il seroit peut-être peu convenable qu'elle s'éloignât au moment où ma mère se meurt. On se doit toujours à l'opinion publique. Ce que je puis vous promettre , c'est qu'aussitôt que madame de Forban aura fermé les yeux , vous pourrez emmener ma femme , et j'irai la rejoindre dès que j'aurai réglé mes affaires. Cette réponse fort modérée ne permit pas à la vicomtesse d'insister ; tout ce qu'elle put faire , fut de promettre

à madame de Forban de ne pas se séparer d'elle un instant. Il falloit donc attendre que le ciel disposât de la donairière pour quitter la Flandre. Plusieurs jours , plus de deux semaines même , s'étoient passées , et la malade ne pouvoit ni vivre , ni mourir.

La vicomtesse , depuis son retour chez mesdames de Forban , occupoit l'appartement d'Euphrasie , précaution qu'on avoit prise pour éloigner la femme de chambre de madame de Forban de sa maîtresse en cas d'événement. Déjà plusieurs fois l'amie du chevalier avoit ressenti des douleurs vives qui faisoient appréhender qu'elle ne fût surprise par celles qui donneroient le jour



à l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

Madame de Cervol trembloit que cet affreux événement ne détruisît pour toujours le repos de la pauvre Euphrasie. Elle résolut de la sauver, quelque chose qui pût arriver. Le château de M. de Forban étoit fort ancien. On n'habitoit que le corps de logis. Deux grosses tours qui formoient les ailes de ce bâtiment étoient presque entièrement abandonnées. Cependant celle qui donnoit sur le parc , servoit à resserrer le foin que l'on recueilloit dans les allées. Il y étoit mis au moment de la récolte , et n'étoit rentré dans la tour qu'au printemps de l'année suivante, temps où les autres

greniers étoient vides. On ne pouvoit donc avoir aucune crainte d'y être surpris. Il ne falloit que s'emparer de la clef. Le marquis, en causant chez le concierge , comme par désœuvrement , trouva le moyen de se saisir de cette clef qu'il remplaça par une autre. Il s'étoit assuré à Dunkerque des choses indispensables pour donner à Euphrasie et à son enfant , les secours nécessaires.

Le chevalier , à qui son inquiétude ne pouvoit permettre de rester loin de madame de Forban , avoit écrit à son frère de venir le trouver dans une maison écartée du hameau. Ils se trouvèrent au rendez-vous. Là , le chevalier juroit à son frère qu'il vouloit voir

Euphrasie ou mourir. Envain le marquis lui fit sentir toute l'imprudence de sa conduite ; il profita de la découverte qu'ilsavoient faite de la tour pour demander d'y être introduit.

Alphonse fut tellement frappé du désespoir du chevalier , qu'il n'osa le refuser. Le jour étoit sur son déclin , il rentra avec lui au château sans être vu de personne, et le conduisit à la tour où on étoit décidé de mener Euphrasie, si malheureusement les douleurs la prenoient avant la mort de sa belle-mère. Le chevalier se coucha dans le foin en attendant l'accomplissement de la promesse que son frère lui avoit faite de lui amener son amie dans la nuit.

~~~~~  
CHAPITRE XVI.  

---

LE marquis trouva l'instant d'apprendre à Cécile que le chevalier étoit dans la tour. Elle en éprouva un effroi qui hâta la plus dangereuse des époques de sa vie. Oh ! ma bonne amie, dit-elle à la vicomtesse, il est impossible, d'après les maux que j'éprouve, que l'instant ne soit arrivé. Je suis bien aise pour vous que le chevalier soit ici. Si je dois mourir, vous n'aurez pas au moins la douleur de le lui apprendre, et mes derniers regards se porteront

sur lui. Vous ne mourrez pas ,  
 ma chère amie, la nature est pres-  
 que toujours d'accord avec l'a-  
 mour. Tâchez de vous contrain-  
 dre encore quelques momens ,  
 nous allons descendre chez votre  
 belle-mère. Je me plaindrai de  
 la migraine ; je demanderai la  
 permission de ne point me met-  
 tre à table ; vous voudrez m'ac-  
 compagner , et retirées dans no-  
 tre appartement , nous serons  
 libres.

Madame de Forban joignoit à  
 une extrême douceur un très-  
 grand courage ; elle sut donc  
 commander aux douleurs cruel-  
 les qu'elle éprouvoit. Sa belle-  
 mère, trompée comme les autres  
 sur la cause de sa profonde afflic-

tion, l'attribua à l'état où elle la voyoit , et y fut très - sensible. S'apercevant qu'elle paroissoit plus affectée encore que de coutume , elle lui dit des choses fort affectueuses , et l'engagea à aller se reposer , en ajoutant : je ne quitterai point ce monde , ma fille , sans vous faire mes adieux, vous verrez , par mes dernières dispositions , que je me suis bien repentie de n'avoir pas mieux connu votre attachement pour moi , et ma mort..... Euphrasie fit un cri que l'on attribua à ce mot. La vicomtesse en frémit ; car elle crut qu'elle n'auroit pas le temps de gagner la tour. La malade , suivant son idée , fit signe à madame de Cervol de

l'emmener ; puis appelant son fils , oh ! mon ami , quelle âme nous avons méconnue ! La vicomtesse n'en entend pas davantage , et elle entraînoit la pauvre Euphrasie qui pouvoit à peine se soutenir. Rentrées chez elles , elles n'eurent aucun doute que , dans très-peu d'heures , Cécile seroit délivrée ; il falloit en prévenir le marquis , et tâcher de gagner la tour : car accoucher dans son appartement , c'étoit trop dangereux. Mais pour se rendre à la tour , il falloit traverser les greniers du corps de logis , et y arriver par un fort mauvais escalier , et encore étoit-il indispensable d'attendre que tout fût calme dans le château. Cependant

les douleurs devenoient d'instant en instant plus vives. Minuit sonne, enfin ce n'étoit pas comme dans les romans merveilleux , l'heure des spectres ; mais celle où tout ce qui habitoit cette antique demeure se livroit au sommeil. Le marquis qui étoit dans les plus vives alarmes , et que M. de Forban retenoit inutilement dans le salon , pour l'entretenir des bizarreries des femmes, l'eût volontiers laissé seul ; mais pouvoit-il exposer , par un mouvement d'humeur la pauvre Cécile , à voir entrer son mari chez elle , lorsqu'elle devoit avoir tant de raisons de désirer qu'il n'y vînt point. Il paroissoit donc écouter M. de Forban avec intérêt, bien



décidé à ne le point perdre de vue qu'il ne fût sûr qu'il étoit retiré. Enfin M. de Forban alluma sa bougie , souhaita une bonne nuit au marquis , et entra dans son appartement qui étoit au rez de-chaussée. Alors Alphonse ne perdit pas un instant pour rejoindre les deux amies dont la situation étoit réellement déplorable. Elles n'avoient point la clef de la tour : c'étoit le marquis qui en étoit dépositaire. D'ailleurs , comment se hasarder à traverser les longs corridors , et monter des degrés que le temps avoit dégradés en partie ! L'arrivée du marquis fut un bonheur inappréciable pour Cécile et Euphrasie. Sans perdre de temps , M. de Gernance se

chargea de conduire l'amie de son frère loin des gens intéressés à chercher la cause du bruit qu'ils auroient pu entendre dans son appartement , si elle y étoit restée, et suivis de la vicomtesse , ils arrivèrent à la tour où le chevalier les attendoit avec une vive inquiétude ; bien loin de soupçonner cependant qu'il touchoit à la crise la plus violente qu'il eût éprouvée de sa vie. A peine eut il serré dans ses bras l'objet de ses plus chères affections , que, s'apercevant que madame de Forban ressentoit de vives douleurs , il ne douta plus qu'il alloit être père ; mais qui secourra cette infortunée ? qui aidera le fruit de leurs amours à voir la lumière ? Avec quelle in-

quiétude il interroge les regards de la vicomtesse ; il y voit beaucoup de courage. Tout ira bien , dit-elle , la nature fera tout pour nous. Nous voilà réunis , c'étoit l'essentiel ; et avec une grâce , une présence d'esprit qui n'appartient qu'aux femmes sensibles , elle forma un lit à son amie , composé de bottes de foin , qu'elle recouvrit avec des draps et des couvertures qu'on avoit apportés dans la tour , ainsi que tout ce qui pouvoit être nécessaire à la mère et à l'enfant. Euphrasie étoit résignée à son sort : elle aimoit mieux mourir que risquer sa réputation , et pour rien au monde elle ne voulut consentir à ce que le marquis sortît pour al-

ler réveiller un chirurgien , qui , depuis la maladie de la douai-rière , couchoit toutes les nuits au château. Trois heures se passèrent dans cette cruelle anxiété, quand enfin le maître de nos destinées , qui vouloit que l'enfant d'Euphrasie fît un jour le bonheur de son oncle et de son père, permit qu'elle fût délivrée par le seul travail de la nature.

Le chevalier avoit lu quelques livres de chirurgie. Ils lui servirent pour rendre à son enfant les soins que sa mère et la vicomtesse n'eussent pu lui donner. Il vit avec une grande joie que c'étoit une fille. Euphrasie en fut affligée : ne pouvant l'élever , il lui sembloit qu'elle eût mieux aimé

un garçon, qu'elle supposoit devoir être formé par son père, car elle n'étoit point dans la confiance des projets de son amant. Elle étoit seulement certaine qu'il ne voudroit que le bonheur de son enfant; et d'ailleurs ce n'étoit pas l'instant de s'en occuper. Je crois, dit le chevalier, prenant sa fille dans ses bras, que ni cet enfant, ni moi-même, ne sommes plus nécessaires ici. Je vous recommande ce qui m'est plus cher que la vie, en vous laissant sa mère. Mais c'est pour elle-même que je m'éloigne. J'ai tout préparé pour que cet être qui nous est si précieux eût ce qui est nécessaire dans ces premiers

momens ; sa nourrice , son logement sont choisis. Je vais partir avec ma fille , et avant vingt-quatre heures , elle sera aussi bien qu'il soit possible. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas eu ce voyage à faire ; mais nous n'avons pu maîtriser les événemens : il faut nous y soumettre. Euphrasie ne pouvoit se résoudre à se séparer de sa fille ; il sembloit qu'une voix secrète l'avertissoit qu'elle seroit long-temps séparée d'elle. La vicomtesse néanmoins lui fit entendre qu'elle ne devoit point se livrer à ses émotions qui pouvoient être du plus grand danger dans son état , et qui , par les suites qu'elles pouvoient avoir ,

les compromettroient toutes, et finiroient par causer des scènes terribles.

Euphrasie se laissa persuader, serra sa fille contre son cœur, la bénit, la remit dans les bras de son père, qui, après avoir pris des précautions pour l'empêcher de crier, l'enveloppa de son manteau, et descendant avec son frère les degrés de la tour, sortit par une brèche que ce dernier savoit être au mur du parc, et après avoir encore recommandé Euphrasie à Alphonse, il reprit le chemin de Bergue, où il avoit donné ordre que les chevaux fussent attelés pour partir aussitôt qu'il arriveroit. Il monta donc en voiture tout en arrivant, sans que

personne se doutât de ce qu'il portoit sous son manteau , où la pauvre petite dormoit paisiblement, en suçant des boules de beurre frais roulé dans du sucre rapé, dont Léonce avoit fait une assez ample provision pour arriver, sans descendre de voiture, à une lieue de Crépi, but de son voyage.

---



~~~~~  
CHAPITRE XVIII.  

---

MAIS tandis que le chevalier , tout entier à son projet , court la poste avec son enfant nouveau-né , revenons à la tour , où la pauvre Euphrasie croit qu'un songe l'abuse , lorsque , jetant les yeux sur ce qui l'entoure , elle se demande : est-ce bien moi qui viens de mettre au monde un enfant , dans cette tour à demi-ruinée ? Qu'est devenue ma fille ? C'est à son père que je l'ai confiée : mais quelque tendre qu'il puisse être , est-il rien de comparable au cœur

d'une mère? Malheureuse que je suis ! il me faut renoncer aux droits les plus saints , aux devoirs les plus doux , parce que je suis coupable ; et deux ruisseaux de larmes couloient de ses yeux. La vicomtesse étoit désespérée ; elle craignoit une révolution dangereuse. Enfin le marquis remonta , assura que le chevalier et sa fille étoient en sûreté , et demanda à madame de Forban ce qu'elle vouloit faire. — Retourner dans mon appartement , y passer le reste de la nuit , et demain matin aller , comme de coutume , chez ma belle - mère. — Vous ne le pourrez pas , mon amie , dit la vicomtesse ; vous n'en aurez pas la force. — Madame de la Val-

lière ne reçut-elle pas la reine debout, et sa chambre étant remplie de fleurs, deux heures après être accouchée? elle n'en est pas morte : je ferai comme elle , et je ne mourrai pas non plus. Comme la première chose à faire étoit de la reconduire chez elle , le marquis et la vicomtesse ne disputèrent pas sur ce qu'on feroit le lendemain. Le marquis ne voulut pas qu'elle mît le pied à terre, et l'ayant enveloppée dans une couverture , il la prit dans ses bras , et la porta ainsi dans son lit. La vicomtesse lui fit chauffer un bouillon. Euphrasie le prit, et accablée de fatigues, elle s'endormit fort tranquillement. La vicomtesse ayant assu-

ré le marquis qu'elle n'avoit nul besoin de lui , elle l'engagea à retourner dans son appartement, et s'étant jetée sur une ottomane qui étoit dans la chambre d'Euphrasie , elle se livra au sommeil, non sans être étonnée du bonheur que madame de Forban avoit eu d'échapper ainsi à tous les yeux.

Il faisoit à peine jour, que madame de Cervol entend frapper à la porte de l'appartement. Euphrasie n'est point réveillée, elle n'entend rien. Son amie qui ne s'est pas déshabillée, se hâte d'aller renvoyer l'importun ; elle va ouvrir. Quel est son effroi, quand elle aperçoit M. de Forban ; elle se persuade qu'il sait tout, qu'E-

phrasie est perdue. Que voulez-vous , dit-elle , d'un son de voix altéré, votre femme n'a presque pas dormi de la nuit , elle repose un moment. — Ce que je veux , hélas ! ce n'est pas moi qui viens troubler son sommeil , ce n'est pas mon usage , elle le sait bien , mais c'est ma mère qui veut la voir , qui se meurt , et qui , peut-être , n'existera pas dans une heure. Que dites - vous ? s'écria Euphrasie , que la voix de son époux avoit réveillée , madame de Forban se meurt ? dites-lui que je ne perdrai pas un moment pour me rendre auprès d'elle. Je vais passer une robe , et je vous suis. M. de Forban s'en alla , la vicomtesse assura son amie qu'elle ne

consentiroit point à la laisser descendre ; il y a trop de danger, vous pouvez courir les plus grands risques. — Il n'y en a pas de comparable à celui de perdre toute considération, et sans rien écouter, elle se leva ; et soit qu'elle eût de la fièvre ou que son courage lui servît de force, elle descendit beaucoup mieux que la vicomtesse ne l'espéroit.

Au moment où Euphrasie entra chez la belle-mère, celle-ci venoit de tomber en foiblesse, et on croyoit même qu'elle avoit cessé d'être, quand tout-à-coup, reprenant ses sens, elle ouvrit les yeux, et apercevant sa bru pâle et l'air abattu, elle lui dit : je vous revois, ma chère Euphrasie, j'eus-

se été bien affligé de mourir avant d'avoir réparé publiquement mes torts avec vous. — Vous n'en eûtes aucuns, et je..... — J'en ai eu de très grands et dont je me repens sincèrement. Je n'ai point rendu justice aux qualités précieuses de votre cœur ; j'ai mal jugé votre esprit que je n'avois pu connoître, vous ayant sans cesse intimidée, au lieu de chercher à vous faire valoir. Ce n'est pas le seul mal que j'aie fait. C'est moi qui ai éloigné mon fils de vous , dans la crainte que vous ne prissiez trop d'ascendant sur lui , et que je perdisse le mien. Ce tort que je ne peux trop me reprocher auroit eu des suites plus douloureuses avec une autre femme que

vous, ma chère fille, dont la vertu a supporté sans reproches, et sans chercher à se venger, l'abandon de votre époux. Oh ! mon fils , je vous conjure au nom de mon salut éternel, de revenir sincèrement à votre femme, dont je le répète , je n'ai connu le cœur que dans cette maladie : pour avoir pris autant de part à mes douleurs, il faut qu'elle soit un ange. M. de Forban , étonné de se trouver attendri , se prêtoit néanmoins de bonne grâce à ce que sa mère paroissoit désirer, il lui donna sa main que madame de Forban mit dans celle d'Euphrasie, puis levant ses yeux mourans au ciel, elle dit : daignez, ô mon Dieu, exaucer ma dernière prière !



réunissez ces cœurs désunis par ma faute, et qu'ils trouvent, dans les liens de l'hymen, leur félicité et leur gloire. Qu'ils se voient revivre dans leurs enfans, qui rendent à leur mère tous les soins et les égards qu'elle a eus pour moi. Euphrasie ne pouvoit soutenir cette scène, à laquelle elle étoit loin de s'attendre. Elle se voyoit honorée publiquement par sa belle-mère, qui l'avoit jusqu'à ce moment regardée comme n'ayant aucun mérite. Elle l'entendoit prier son fils de réparer ses torts envers elle, et la lui recommander comme la femme la plus vertueuse, au moment où elle pouvoit être convaincue d'avoir manqué à ses devoirs de la manière la

plus grave. Quels combats cette situation ne devoit-elle pas élever dans le cœur pur et aussi délicat que tendre de la pauvre Euphrasie ! Aussi tomba-t-elle demi-morte sur le lit de sa belle-mère. Heureusement que ses larmes se firent un passage, car elle eût été suffoquée par la violence de son émotion.

M. de Forban, persuadé enfin que sa femme avoit beaucoup plus de mérite qu'il ne lui en avoit cru jusqu'alors, fut vraiment touché de sa douleur. Il la soutint dans ses bras, lui donna les noms les plus tendres ; et un baiser, tel que l'amour sait en donner, vint de nouveau porter le trouble et le remords dans l'âme d'Euphrasie.

phrasie. Quand tout-à-coup l'attention se porta sur madame de Forban la mère, qui retomba dans le même état d'où elle venoit de sortir. La crise fut beaucoup plus longue. Euphrasie, malgré tout ce qu'elle souffroit au moral et au physique, ne s'occupoit que de rendre la mère de son époux à la vie. Elle l'y rendit en effet ; mais ce n'étoit plus qu'une portion d'elle-même. Ses yeux étoient éteints, elle entendoit à peine. Cependant elle fit signe au curé de s'approcher, et, comme si elle eût rempli tout ce qui lui restoit à faire sur la terre, elle ne s'occupa plus que du ciel, où son âme s'éleva peu de momens après, non sans adresser

encore quelques mots de tendresse à son fils et à sa compagne.

Euphrasie ne put supporter plus long-temps ce douloureux spectacle ; elle perdit complètement l'usage de ses sens , et la vicomtesse, qui veilloit sur elle avec la sollicitude d'une sœur tendre , la fit emporter dans son logement , où elle la coucha elle-même. A peine étoit-elle dans son lit , que M. de Forban , suivi du marquis , entra. — Je viens , ma chère Euphrasie , en présence de vos amis , vous dire que je suis dans l'intention de remplir religieusement les dernières volontés de ma mère , qui vous laisse toute sa fortune après moi , en

cas que nous n'ayons point d'enfans. J'espère bien que nous en aurons , et que les vœux de ma mère seront exaucés. Mais je sens que vous aurez peut-être quelque peine à vous accoutumer au changement de mes sentimens , et que je ne dois pas réclamer brusquement des droits que j'ai si long-temps négligés. Partez donc comme il a été convenu avec madame la vicomtesse ; j'irai vous joindre dans un mois , et si vous ne vous sentez alors nulle haine pour moi , je vous proposerai alors un genre de vie qui peut-être vous conviendra. — Tous ceux qui vous seront agréables , monsieur , ne peuvent que me plaire. — Ce n'est point aujourd'hui que je

veux entrer en aucune explication sur cela , je veux que vous quittiez dès demain cette habitation , où vous avez passé vos belles années sans aucun plaisir. Cherchez à vous dissiper , et soyez sûre qu'on retrouve la solitude avec plus de plaisir , quand on a essayé de la vie tumultueuse. Reposez-vous , ma chère Euphrasie , cette nuit , et demain partez pour Paris , où , je vous le répète , j'irai vous rejoindre ; et en disant cela , il sortit avec le marquis qui se chargea de prévenir les gens de la vicomtesse du départ de ces dames pour le lendemain.

~~~~~  
CHAPITRE XIX.  

---

QUI peindra toutes les sensations qu'éprouvoit la pauvre Euphrasie ! Oh , mon amie ! dit-elle , pourquoi n'est-il pas revenu à moi avant l'instant où j'ai rencontré le chevalier , ou plutôt , pourquoi a-t-il cessé de m'aimer ? Je n'avois point pour lui ce sentiment enchanteur que Léonce a su m'inspirer ; mais enfin je l'aimois , et la vertu avoit pour moi tant de charmes , que , je ne puis me le dissimuler , j'étois plus heureuse dans le temps où je n'avois

rien à me reprocher , que depuis qu'enivrée d'amour , j'ai manqué à ce que je devois à mon époux et à moi-même. Mais à présent comment revenir sur mes pas , comment renoncer à Léonce , au père de ma fille ? La vicomtesse , qui adoroit le marquis , ne supposoit même pas cet effort possible. Ne pouvez - vous , reprit-elle , allier les égards qu'on doit à un époux à la tendresse que vous inspire l'ami de votre cœur ? — Je vous entends , ma chère ; mais sans vouloir blâmer celles qui se conduisent ainsi , je vous déclare que pour moi j'aurois en horreur un tel partage : ou je ne rendrai jamais à M. de Forban ses droits , ou je serai à lui toute



entière. La seule pensée de la profonde dissimulation qu'il me faudroit employer pour tromper l'un et l'autre, me révolte. Plus j'aime Léonce, plus je suis résolue de ne jamais rien faire d'indigne de lui. D'ailleurs je l'estime assez pour ne me conduire, dans une circonstance aussi délicate, que d'après ses avis. — Oh ! dit en riant la vicomtesse, si vous prenez son avis, il n'est pas douteux que l'amour aura l'avantage. — C'est ce qui vous trompe ; le chevalier a des principes fort sévères, et je suis intimément persuadée que, s'il ne m'avoit pas cru libre, comme il étoit assez probable de le penser, malgré sa passion, il n'eût

jamais cherché à s'unir à moi par des liens qui, malgré leur douceur, n'en sont pas moins criminels. — On voit bien, mon amie, que le triste spectacle de la destruction a frappé votre imagination ; mais pensez donc que votre belle-mère avoit près de quatre-vingts ans, et que vous n'en avez pas vingt-quatre ; qu'ainsi il y a loin du moment où vous êtes, à celui où vous rendrez compte de vos actions au souverain moteur de toutes choses. — Loin, ma chère ! pouvons-nous jamais dire que ce terme soit éloigné, lorsqu'il renferme tous les temps, comme dit La Fontaine : demain, aujourd'hui, dans une heure, à l'instant même, Dieu peut me

redemander le dépôt qu'il m'a confié , et que répondrois - je ? Puis je espérer que celui qui est la justice même me trouve innocente lorsque je suis coupable , et tellement coupable que , si j'ai pu éviter de commettre un crime , c'est en faisant une faute si grave aux yeux de la loi , que j'en serois sévèrement punie , si elle étoit connue ; car enfin , je n'avois pas le droit d'ôter au malheureux enfant à qui je viens de donner le jour , l'état que la loi lui accordoit , et je ne pouvois le lui laisser sans commettre un vol manifeste envers les héritiers de M. de Forban. — Qui eût pu compter qu'il n'y a pas tout-à-fait neuf mois qu'il est en France ? Je

crois , entre nous , que vous avez pris le parti le plus sage et le moins dangereux. Quant à vous séparer de ce pauvre chevalier , je ne crois pas que cela soit fort nécessaire. Eh ! mon dieu , Euphrasie , laissez agir le temps , il sait assez briser promptement les chaînes les plus fortes. — Ah ! cette pensée , si elle se présente distinctement à moi , me détermineroit encore davantage à ce sacrifice : car étant persuadée que je ne suis pas nécessaire à son bonheur , je ne mettrois pas le mien en comparaison de mes devoirs. Cette discussion , dont j'abrège une grande partie , tint les deux amies éveillées le reste de la nuit , et à peine leurs paupières

res avoient-elles été rafraîchies par le sommeil , qu'on vint leur dire que les chevaux étoient mis.

Euphrasie se hâta de s'habiller pour partir ; elle eût craint, en retardant son voyage d'un instant, de le faire manquer , et plus elle se disposoit à se séparer pour toujours de Léonce , plus elle désiroit le revoir encore, et puis ne falloit-il pas qu'elle fût instruite de ce que sa fille étoit devenue , et n'avoit-elle pas aussi des devoirs à remplir envers cet être si cher et non moins infortuné ?

Le marquis et M. de Forban entrèrent dès que ces dames furent visibles. Le dernier parla encore à sa femme avec beaucoup d'affection , lui recommanda sa

santé, que le chagrin , disoit-il , avoit altérée ; la serrant contre son cœur, j'ose espérer, ajouta-t-il , si le ciel exauce mes vœux , que ce sera le dernier chagrin de votre vie ; car la mienne sera consacrée, comme je vous l'ai dit hier au soir , à remplir les dernières volontés de ma mère. Cécile ne répondit que par des larmes, que son époux attribua à la mort récente de madame de Forban , et l'ayant mise en voiture , il promit de nouveau d'être à Paris au plus tard dans un mois.

Le marquis chercha envain à détourner Euphrasie de ses sombres pensées, il ne lui fut pas possible d'y réussir. Il étoit aisé de voir que madame de Forban ne se

regardoit plus que comme une victime qui devoit s'immoler à son devoir. Le marquis, s'il n'eût pas reçu secrètement la main de Cécile, eut craint la force de l'exemple; mais elle étoit à lui, et rien ne pouvoit la lui ravir. En arrivant chez la vicomtesse, la première personne qu'Euphrasie aperçut fut Léonce, qui ne se flattoit pas de revoir si promptement l'objet de ses plus chères affections. Il fit un cri de joie, puis tout à-coup, il craignit que dans l'état où il avoit laissé son amie, ce voyage précipité ne lui eût fait mal; car il la trouva d'un changement extrême. Elle l'assura, en descendant de voiture, qu'elle se portoit aussi bien que

sa position le lui permettoit ; et ma fille , ajouta-t-elle tout bas. — Elle se porte à ravir ainsi que sa nourrice.

Madame de Cervollui céda son appartement et son lit , comme plus à portée du salon ; d'ailleurs elle ne vouloit point l'abandonner aux soins curieux de ses femmes qu'il avoit bien fallu emmener. Euphrasie accablée , et surtout combattue par des sentimens absolument opposés , avoit grand besoin de s'abandonner sans contrainte aux mouvemens qui l'agitoient. Elle embrassa donc ses amis dès qu'elle fut couchée , et feignant un extrême besoin de sommeil , elle les pria de la laisser dormir.



Léonce n'osa pas retarder le repos dont elle devoit avoir tant de besoin , et malgré tout ce que son cœur désiroit , il sut y commander , et passa avec son frère et sa jolie amie dans la salle à manger , où un souper préparé à la hâte les attendoit. Ils y firent honneur ; puis Cécile se renferma dans son appartement où elle s'étoit fait tendre un lit de veille , pour être à portée de donner à Euphrasie tous les soins que son état exigeoit. Les deux frères se retirèrent dans le leur , où Léonce entretint le marquis de son voyage avec sa fille , et du succès de son plan , dont nous rendrons compte dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XX.

---

Tu sais, mon frère, dit Léonce au marquis, que je quittai la maison de M. de Forban , emportant avec moi l'objet de mes plus chères espérances. Je vous dis à tous que j'avois une nourrice de retenue, mais je ne vous appris point que je ne voulois pas que mon enfant suçât un lait étranger. Vous êtes trop accoutumé aux idées reçues, pour avoir pu adopter les miennes. Sa mère ne pouvant, par sa position, s'occuper de sa fille , je me trouve parfaite-

ment libre de suivre mon système dont rien ne me fera écarter un seul instant.

Dès que j'appris qu'Euphrasie étoit enceinte, et que son mari existoit, je n'em'occupai plus que des moyens d'écarter de l'enfant de mon amour, tous les maux que les préjugés accumulent sur ces innocentes victimes de nos passions, et à lui procurer tous les biens qui dépendroient de moi. — Ah ! je te reconnois bien là, dit Alphonse en l'embrassant, on doit tout faire pour les dédommager de la cruauté des lois à leur égard, et il n'est rien qu'on ne doive sacrifier pour rendre leur existence la moins malheureuse possible. — Je suis de ton avis,

mais je doute néanmoins que nous soyions tous deux pour les mêmes moyens. Il n'est pas temps de te dire encore quels seront ceux que j'ai choisis , revenons seulement à sa nourrice et à sa gouvernante.

Le premier des biens est la santé , j'espère que ma fille en aura une excellente, et voici ce que j'ai déjà fait pour qu'elle conservât ce don du ciel.

Tu connois aux environs de Crépy, dans un petit village nommé Champ-Courci, la veuve d'un officier des chasses de monseigneur le prince de Conti. Cette femme a perdu ses enfans par des événemens qui étoient indépendans des soins qu'elle avoit

donnés à leur jeunesse , l'aîné s'est tué à la chasse en s'appuyant sur son fusil pour sauter un fossé ; l'arme partit et le renversa sans vie. Le second a fait naufrage en allant en Amérique , où il avoit obtenu du service , et sa fille est morte en couches de son premier enfant. Cette femme a survécu à ses malheurs ; non par insensibilité , mais parce que rien n'est si rare que de mourir de douleur. Cependant son isolement lui rendoit la vie insupportable. Sa maison , son jardin , son enclos , qui , autrefois faisoient sa plus chère occupation , n'étoient plus pour elle qu'un sujet de tristesse. C'étoit pour ses enfans qu'elle plantoit des arbres , qu'elle faisoit cultiver ses jardins ; depuis leur mort ,

rien n'a plus pour elle d'intérêt ; elle n'a que des parens fort éloignés dont elle a à se plaindre. Le hasard , ou plutôt la puissance motrice qui gouverne l'univers dans sa vaste étendue, et qui veille sur une fourmillière, comme sur les nombreuses armées du plus puissant monarque , Dieu, dis-je, m'inspira, dans mon dernier voyage à Dunkerque, l'idée de me détourner de quelques lieues pour aller voir la pauvre madame Dupin, dont le mari nous avoit procuré tant de plaisir à la chasse. Je savois qu'il n'existoit plus, et que sa veuve étoit mal à son aise ; mais j'ignorois encore la mort de ses enfans, qui la rendoient libre de se prêter

à mes vues. J'arrive, j'eus peine à la reconnoître au premier moment ; et quand je lui demandai : où sont donc ces grands garçons qui promettoient d'être de si bons sujets ? je lui vis répandre un torrent de larmes. Je me reprochai bien d'avoir fait cette question. Voyant que je partageois bien sincèrement sa peine , elle me raconta ses malheurs dans le plus grand détail. Il me vient une idée, lui dis-je, je connois une femme qui accouchera incessamment, et qui ne peut garder son enfant avec elle, je suis persuadé qu'elle me le confiera ; je vous l'apporterai moi-même , avec la première année de sa pension. — Ce n'est pas là ce qui m'inquiète ; mais

une nourrice : il est si difficile d'en trouver une bonne , que j'aurois peine à me charger de la commission. — N'avez-vous pas des chèvres? — Je n'y pensois pas. C'est ainsi que mon pauvre Charles , c'étoit le plus jeune de ses fils , a été nourri. — Eh bien ! ajoutai-je , consentez-vous à vous charger de cet enfant ? — Vous y prenez donc bien de l'intérêt ? — Aucun ; mais la mère est de mes amies. — Je ne vous demande pas votre secret ; j'aurai soin de l'enfant dont vous me parlez. — Il deviendra le vôtre ; on ne gardera pas sur lui la plus légère autorité : jamais il ne connoîtra les auteurs de ses jours , et vous seule , madame , serez sa mère ;



soit fille ou garçon il sera à vous.  
— A ces conditions , j'y consens  
du meilleur de mon cœur , et je  
regarderai que la Providence aura  
pris pitié de moi , et n'aura pas  
voulu me laisser seule sur la ter-  
re. Elle ne vouloit point recevoir  
de pension. Je l'assurai que ceux  
à qui seroit cet enfant, étoient  
très en état de payer , et qu'elle  
pouvoit compter sur 1200 liv. ;  
mais à condition qu'il n'y auroit  
qu'elle dans le secret , parce qu'il  
étoit très-important pour le bon-  
heur de l'enfant et pour le sien ,  
qu'il crût tout tenir d'elle. Elle  
consentit enfin , non sans peine  
à accepter la pension , et finit par  
dire : comme certainement cet  
enfant sera mon héritier , ce que

j'aurai touché de ses parens , servira à libérer ce petit bien de quelques dettes , que mes malheurs m'avoient forcée de contracter , et puis quand je ne devrai plus rien , les cinquante louis serviront à l'améliorer. Vous en ferez ce que vous voudrez , repartis-je , puis je la priai de faire les emplettes nécessaires ; car je pensois bien qu'il me seroit incommode de me charger de tout l'attirail d'une layette ; d'ailleurs , elle eût eu plus de luxe qu'il nous en falloit. — Comment , mon frère , je ne puis te comprendre , tu me dis que tu veux tout faire pour le bonheur de ta fille , et je te vois déjà occupé d'éloigner d'elle toute idée de fortune ? — Je

commence par te demander si fortune et bonheur sont synonymes. Non , certainement , reprit le marquis. — Eh ! bien , tu trouves que je ne fais rien pour ma fille ; je la fais adopter par la plus honnête femme que je connoisse , par celle qui a été la meilleure , la plus tendre des mères ; qui a reçu une éducation au moins égale à celle qu'on donne aux filles bien nées , par une femme libre de tout sentiment , et cependant encore éloignée de la vieillesse , possédant en toute propriété une maison commode et bien bâtie ; un beau et bon jardin , et une petite ferme rapportant tous les ans de six à sept cents livres ; quel est l'individu qui ne souhaiteroit

d'être né dans une pareille situation, et c'est celle où j'ai été assez heureux pour placer ma fille. — Mais quoi, elle ne saura jamais que tu es son père? — A quoi lui serviroit de le savoir, qu'apprendroit-elle avec ce fatal secret? que sans avoir prévu toutes les suites d'un moment d'ivresse, je l'ai condamnée à maudire les lois de son pays, à n'avoir point de parens, à ne recevoir le propre bien de son père que comme un bien-fait. Non, non, que ma fille soit heureuse; mais qu'elle ignore toujours la faute des auteurs de ses jours: que lui serviroit d'avoir un nom qu'elle n'oseroit porter, ou qui la rendroit un sujet de haine pour mes parens? — N'est-

il donc aucune nuance , mon frère , entre une reconnoissance qui compromettrait sa mère, et n'auroit point pour elle les avantages de fortune qu'une naissance légitime assure, et la triste existence de celui qui ignore les auteurs de ses jours , et ne pourrois-tu pas la faire paroître dans la société comme une parente qui te seroit confiée ? — Je ne puis croire , mon frère , que cette supposition vailût pour elle la liberté, la paix dont elle jouira à Champ-Courci.

---

~~~~~  
CHAPITRE XXI.  

---

LE courage donne bien la possibilité de faire des actions au-delà des forces physiques ; mais il ne préserve pas des effets dangereux que de tels efforts font éprouver à notre machine. Madame de Forban, dès le lendemain de son arrivée à Paris , fut attaquée d'une fièvre ardente qui la mit à deux doigts du tombeau. Elle ne fut occupée pendant les jours qu'elle étoit en danger que de sa fille. Elle demanda au chevalier quel nom il lui avoit don-

né. — Marianne? Ce nom lui déplut fort. — *Marianne!* c'est celui d'une servante, et votre intention seroit-elle de la confondre?..... — Non, ma chère, non, aucun joug étranger ne pesera sur la tête de notre enfant; elle n'aura dans son enfance que joie, liberté et bonheur. Euphrasie qui n'étoit pas en état de discuter les moyens de bonheur que le chevalier emploieroit pour sa fille, se contenta alors de savoir que chère à son père, cet enfant n'auroit jamais sujet de maudire l'instant de sa naissance. D'ailleurs l'incertitude où elle étoit elle-même du parti qu'elle prendroit, ne lui laissoit que peu de droits sur un enfant dont elle alloit peut-

être fuir le père pour toujours. Le chevalier étoit loin de s'en douter. Les liens que la nature avoit serrés entre lui et Euphrasie , ne lui laissoient pas imaginer qu'au même instant , elle s'occupoit de les rompre , et que ce seroit lui qui prononceroit son arrêt.

Cependant Euphrasie rendue à la vie par les soins de l'amour et de l'amitié s'abandonnoit au bonheur d'aimer et de l'être , comme pour épuiser pendant trois semaines ou un mois qui lui restoient avant l'arrivée de son époux à Paris , tout ce qu'elle pouvoit espérer de félicité. Ce que l'on dit de la vie au moment où elle est sur le point de s'éteindre , qu'elle est semblable à une lampe qui ,



près de cesser d'éclairer, jette un éclat plus vif, se réalisoit dans Euphrasie ; effrayée de la pensée de ne plus vivre pour Léonce , elle eût voulu centupler son existence pour mieux sentir l'amour qu'il lui inspiroit ; elle étoit d'autant plus tendre avec son ami , que l'état de foiblesse où l'avoit laissée sa maladie ne lui donnoit point la crainte que Léonce exigeât d'elle ce qu'elle eût craint de lui accorder. Il n'est que le cœur d'une femme qui puisse entendre celui d'Euphrasie : ce sont des nuances si délicates , qu'elles échappent à ceux qui ne connoissent que les passions sensuelles.

Euphrasie adore Léonce , son

amour est sa vie , mais elle met un bien plus haut prix encore à son estime , et s'il est un moyen de la reconquérir , dût-il la faire mourir de douleur , elle ne balancera pas. O femmes , que vous êtes touchantes , et je dirois même sublimes , quand vous suivez le penchant que la nature vous a donné pour la vertu , qui seul convient à la délicatesse de votre ame (1) !

Euphrasie avoit reçu de son mari plusieurs lettres remplies des témoignages les plus affectueux d'attachement et d'estime,

---

(1) Une femme viciense est une erreur de la nature , ou pour mieux dire son sexe la rejette ; elle n'appartient plus à aucun.

elle n'avoit pas encore osé en faire part à Léonce. Enfin , celle qui lui annonçoit son arrivée avant huit jours , lui parut faite pour donner à son ami quelque idée de la situation cruelle où elle se trouvoit avec M. de Forban , et elle se détermina à lui montrer cette lettre.

Un soir que le marquis et la vicomtesse étoient allés à l'Opéra , et qu'ils avoient inutilement engagé leur amie à y venir avec eux , le chevalier la sachant seule , et commençant à se lasser du célibat auquel Euphrasie le condamnoit , crut que cet instant seroit favorable pour reprendre des droits dont il étoit infiniment jaloux , et que la beauté de la vi-

comtesse qui brilloit alors d'un nouvel éclat , lui rendoit plus précieux.

Il arrive donc beau d'amour et d'espoir ; il pénètre jusqu'au boudoir d'Euphrasie , il entre. Quel est son étonnement , il la trouve à genoux les yeux baignés de larmes , et tenant une lettre dans sa main. Quoiqu'elle eût le désir de la lui communiquer , elle n'y étoit pas encore décidée , et en le voyant , elle perdit toute résolution , et son premier mouvement fut de cacher la lettre dans son sein.

Léonce étoit naturellement jaloux ; l'extrême réserve d'Euphrasie avec lui depuis son séjour à Paris , lui fit penser qu'il avoit un

rival, et sa pensée se porta avec effroi sur son frère. Il se reprocha aussitôt la confiance qui lui avoit fait laisser son amie dans ses mains. La pensée est si prompte, que tout ce qui pouvoit donner de la vraisemblance à ses soupçons, se présenta à son imagination troublée. Ne craignez rien, Madame, dit il, je ne cherche point à pénétrer des secrets que votre conduite, depuis mon retour ici, ne m'a que trop appris. Je suis trahi par celui qui devoit respecter l'objet de mon amour, ainsi que j'ai respecté son amie. Vous m'ôtez tout ce qui faisoit le charme de ma vie. Adieu, vous que j'ai trop aimée, je vous abandonne l'un et l'autre à vos re-

mords. Euphrasie , qui ne concevoit rien à ce que lui disoit Léonce , étoit restée immobile ; mais quand elle le vit prêt à sortir de son cabinet , elle fit un cri et s'élançant entre lui et la porte elle lui dit : non , tu ne me quitteras pas avec des pensées aussi injustes , lis cette lettre , et juge-toi.

Léonce honteux de s'être laissé emporter à ce mouvement de jalousie , et n'étant peut-être pas fâché au fond du cœur , qu'on le rectînt , se laissa facilement persuader de ne point quitter le boudoir , il se laissa même conduire sur le sofa , où la pauvre Euphrasie , plus malheureuse qu'elle ne l'avoit jamais été , s'assit. Il se

plâça à côté d'elle , et d'une main tremblante, il déploya la lettre de M. de Forban.

Quel fut son étonnement de voir la signature de l'époux d'Euphrasie , plus encore que cette lettre contînt les expressions les plus tendres, et ne parlât que du désir de se réunir à sa compagne pour réparer les torts qu'il avoit eus avec elle ! Ce fut alors que Léonce sentit toute l'étendue de son malheur et de son injustice : il se jeta aux genoux d'Euphrasie, lui demanda mille fois pardon d'avoir pu former un pareil soupçon, la supplia de n'en jamais parler à son frère. — Hélas ! vous pouvez être tranquille sur ce sujet, je serois bien fâchée de troubler

vosre amitié qui , peut-être , vous sera nécessaire pour supporter.... — N'achevez pas Euphrasie , je sais à présent tout ce que j'ai à craindre ; mais jamais je n'y consentirai. Ecoutez-moi , Léonce et soyez l'arbitre de mon sort.

Je vous estime assez pour m'en rapporter entièrement à ce que vous déciderez. Oui , mon cher Léonce , c'est de toi , de toi seul que j'attends la force dont j'ai besoin pour remplir mes devoirs ; que je te doive le retour à la vertu , comme je t'aurois dû le bonheur si le ciel nous eût fait rencontrer libres l'un et l'autre , et alors , elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé à la mort de sa belle-mère. Il l'écouta avec une profonde douleur ,



et comme elle le pressoit de lui répondre , il lui dit : mon Euphrasie , je serai digne , je l'espère , de ton estime et de ta confiance ; je ne me sens pas ce soir assez de courage , pour un si grand sacrifice ; d'ailleurs , je veux encore te revoir , je le veux ; j'en ai un besoin si grand , que je payerois de ma vie le bien de te serrer encore une fois dans mes bras. Dans trois jours je reviendrai , mais écoutes-moi , mon Euphrasie , je veux que tu me jure de te conformer à ce que j'exigerai de toi ; car il est très-possible , qu'après avoir écouté dans le silence mon pauvre cœur , je me voye dans l'impossibilité de survivre à notre

séparation. Alors que deviendrait ma fille, Euphrasie lui jura de se conformer à sa volonté, peut-être son foible cœur à elle-même, espéroit-il malgré elle, que l'amour ne le céderoit point à l'hymen.

Cependant Léonce lui promit aussi que s'il étoit assuré de pouvoir vivre loin d'elle, dût-il être le plus malheureux des hommes. il s'auroit s'immoler à ses devoirs. Léonce ne pouvoit supporter la vue de son frère et de la vicomtesse, dans la disposition où il se trouvoit; il se retira chez lui, laissant la pauvre madame de Forban plongée dans la plus profonde affliction, mais se félicitant néanmoins au fond de son cœur, d'a-

voir eu le courage d'instruire  
Léonce des sentimens de son  
époux avant que M. de Forban  
fût de retour.

---

## CHAPITRE XXII.

PEU de temps après la vicomtesse rentra , et son premier soin fut de monter chez son amie qui venoient de se coucher ; car elle s'étoit trouvée fort mal , après que Léonce étoit parti. Je croyois mon frère ici , dit Alphonse. Je l'avois vu au foyer de l'Opéra ; dès que je lui ai dit que vous n'aviez pas voulu venir avec nous. Il m'a quitté , et je ne doutois pas que ce ne fût dans le dessein de venir passer la soirée avec vous. — Il est venu en effet , et alors

elle leur rendit compte de tout ce qui s'étoit passé, excepté des soupçons de Léonce sur son frère.

Le marquis pénétré de la douleur que Léonce devoit éprouver, se rendit aussitôt chez lui, et laissa Cécile auprès de son amie. La vicomtesse n'avoit que de foible consolation à opposer au profond chagrin d'Euphrasie. A sa place, elle n'eût point fait ce cruel sacrifice pour un mari qui ne l'avoit jamais rendue heureuse, et qui ne revenoit peut-être à elle que par caprice. N'importe, disoit Euphrasie, je suis à lui. Je ne puis répondre à ses sentimens par l'indifférence, d'ailleurs quelque soient ses torts envers moi, peuvent-ils jamais se comparer à

ceux que j'ai eu envers lui. La nature a marqué à chaque sexe des limites si différentes , que l'on ne peut comparer nos devoirs avec ceux de nos époux. Quelque soit la conduite de M. de Forban; c'est toujours moi à présent , qui devroit m'estimer heureuse qu'il ignore l'injure que je lui ai faite. — Vous jugez avec bien de la sévérité. — Avec justice, mon amie: mais enfin , si le chevalier vous sommoit de la parole que vous lui aviez donnée , de vous soumettre à sa volonté , et qu'il vous déclarât qu'il ne peut vivre loin de vous? — Mon lâche cœur ne demandroit peut-être pas mieux : mais ma raison me dit que Léonce en est incapable ; qu'il sait très-

bien que je ne pourrois le suivre sans être déshonorée , et je crois trop à son amour pour imaginer qu'il voulût m'avilir à ce point. Il a eu besoin de ce délai pour fixer ses idées. Ce coup a été trop inattendu pour qu'il pût se décider sur-le-champ , je suis parfaitement sûre qu'il ne me reverra que pour me dire un éternel adieu, puisse sa fille le consoler de ma perte ; j'aurois bien voulu la revoir , mais j'ignore où elle est nourrie , il m'a assuré que sa santé est parfaite. Oh ! mon amie, si vous en avez des nouvelles daignez-vous m'en parler. Cécile l'assura qu'elle ne lui laisseroit ignorer rien de ce qui pouvoit l'intéresser. Je saurai où la petite

est élevée, je l'irai voir, et en vous rendant compte d'elle, j'aurai l'air de vous parler de ma nièce. Ainsi on ne sera pas surpris des détails dans lesquels j'entrerai, et comme ce nom de Marianne est fort peu agréable, nous la nommerons dans notre correspondance Zirphée. — Oh ! vous avez bien raison, son nom me déplaît beaucoup, et je crains toujours qu'il ne décèle le projet de la tenir dans un état obscur. Léonce a une manière de penser qui lui est particulière. Tâchez, ma chère amie, de savoir du marquis si son frère lui a fait quelques confidences à ce sujet. — Je ferai mon possible pour le savoir.



Il y avoit à peine trois quarts d'heure que le marquis étoit sorti, quand il revint chez la vicomtesse qui étoit, comme on sait, chez madame de Forban. Ces dames furent étonnée de le revoir. — Est-ce que vous n'avez pas trouvé le chevalier? — Mon Dieu non, et voici le billet que j'ai reçu de lui en arrivant à l'hôtel.

*Billet du chevalier de Gernance à son frère.*

Paris, le vendredi soir.

« Tu sauras par Cécile, le malheur que j'éprouve. Il faudroit avoir mon cœur pour se faire une idée de ce que je souffre. Je pars

pour Champ Courcy ; j'y passerai vingt-quatre heures , puis je reviendrai , car je veux la voir encore avant de mourir , tout à toi , puisque je ne serai plus à elle.

LÉONCE ».

Il est à Champ-Courcy , chez madame Dupain ; — quelle est cette madame Dupain ? — c'est celle qui élève Marianne. C'est donc là qu'est ma fille , je veux y aller , je veux la voir avec lui , ce sera la seule fois ; mais au moins , j'aurai joui de ce bien. Cécile fit l'impossible pour la détourner de ce dessein : au moins , lui dit elle , vous n'irez pas jusqu'au village , il faudroit s'arrêter à quelque distance. — Eh ! bien ,

je m'arrêterai à Crépy, Champ-Courcy n'en est pas loin : je me souviens que le chevalier m'en a parlé avant que nous vinssions à Paris, Alphonse ira lui dire que nous sommes là ; que je ne veux qu'embrasser ma fille , et repartir sur le champ. Euphrasie, tout en disant cela, avoit donné ordre qu'on lui allât chercher des chevaux de poste , et qu'on les mît à sa berline angloise ; elle est levée , habillée. On entend des coups de fouet. Ce sont les chevaux qui arrivent. Euphrasie est descendue dans la cour avant qu'ils soient attelés ; on n'em-mène aucun domestique , on prend la route de Picardie ; en moins de trois heures on est à

Crépy, et il n'est que cinq heures du matin. Euphrasie exigeante pour la première fois de sa vie ne laisse pas au marquis le temps de prendre quelques heures de sommeil. Il faut qu'il monte à cheval, qu'il aille à Champ-Courcy ; le bon Alphonse obéit et arrive à la maison de madame Dupin, qu'on lui enseigne dans le village. Il fait à peine jour, on étoit au mois de septembre, il frappe à la porte : on est quelque temps à se décider à venir. Enfin, une vieille servante arrive et crie à travers le guichet ; qui va là ? — Gernance, — à d'autre il est ici depuis hier minuit. — Je son frère. — Je ne lui en connois point. — Je suis le marquis de

Gernance , rien de plus vrai ; allez ma bonne , lui dire que c'est moi. — Il dort , il s'est couché à deux heures du matin ; revenez plus tard. Peste soit de la vieille , dit Alphonse en s'impatiant ; je mettrai la porte en dedans , si vous ne m'ouvrez pas. Je suis transi , il tombe un brouillard qui me glace , encore une fois , allez dire au chevalier de Gernance que son frère veut lui parler. La vieille tout en gromilant , retourne à la maison qui étoit séparée de la porte par une grande cour , et laisse le marquis en dehors. Soit que la vieille , qui étoit de fort mauvaise humeur , allât très-lentement , soit qu'en effet , le chevalier accablé par la fatigue et

le chagrin , dormît si profondément , qu'on eut de la peine à le réveiller ; le pauvre Alphonse passa encore un bon quart-d'heure à cette maudite porte qui s'ouvrit enfin. Léonce apercevant son frère , se jeta dans ses bras. O ! je reconnois bien là le cœur de mon Alphonse. — Tu as crains pour moi l'effet du désespoir ; mais en te disant que je venois ici , tu ne devois pas douter que je ne voulois pas mourir ; mais sois le bien venu , tu verras ma petite sans paroître y faire attention , et et madame Dupin sera fort aise de te connoître. — Tout cela est le mieux du monde ; mais je ne suis pas seul. — Quoi ! elle est ici ? — Oui , avec Cécile , ou pour

dire plus vrai , à Crépy , où elles attendent que j'aille les chercher ; elle veut te voir , elle veut voir sa fille. — Impossible , je n'y consentirai pas ; elle m'abandonne , elle reprend ses premiers nœuds ; je n'ai aucun titre pour m'y opposer , mais ses liens avec cet enfant sont rompus ; Marianne m'appartient entièrement , et il est inutile que madame de Forban se compromette pour la voir , quand la mère et la fille ne doivent avoir entr'elles aucuns rapports. — Léonce , tu ne penses pas ce que tu dis là , comment empêcher une mère de voir son enfant ? — Qu'elle la réclame au nom de la loi ; qu'elle dise : cette petite fille est la mienne ; comment le prou-

vera-t-elle ? Serez-vous ses témoins contre moi ? mais encore , ne seriez-vous pas en nombre suffisant. Non , puisqu'Euphrasie renonce à moi , je le répète , il n'y a plus entr'elle et ma fille aucun rapport. — Viens donc le lui déclarer toi-même ; car pour moi je ne m'en sens pas la force. — Moi , pourquoi veux tu que je le lui dise ? — Parce qu'il faudra qu'elle le sache , et que je ne veux pas lui apprendre tes intentions à cet égard. — Eh ! bien , je vais y aller avec toi. Le postillon me donnera son cheval , il me connoît. Tu diras à la pauvre Euphrasie , Madame , vous êtes venue cette nuit de Paris , par une saison déjà froide , à peine rétablie



d'une maladie mortelle , que le chagrin de vous séparer de moi avoit causée ; vous venez pour jouir une seule fois dans votre vie, du bonheur de serrer votre enfant dans vos bras, pour la bénir et me la confier de nouveau. Mais tout cela m'est fort indifférent ; vous sacrifiez à la vertu vos plus chères affections. De ce moment, je vous hais , il m'est égal de déchirer un cœur où je régnerai jusqu'à votre dernier soupir ; car ce n'est pas par inconstance que vous vous séparerez de moi, j'en suis sûr , mais je ne vous dis pas moins avec toute la dureté possible , repartez pour Paris , vous ne verrez plus votre fille qui n'est plus à vous : vous mourrez peut-être de la rigueur

dont j'userai envers vous ; mais j'en en aurai pas moins suivi mon caprice , que j'appellerai fermeté de caractère , stabilité dans mes principes. — Tu te joues de ma foiblesse. Eh ! bien je n'irai pas à Crépy , va la chercher , que je la voie encore , qu'elle bénisse sa fille ; que je la reçoive encore une fois de ses mains. Je suis un homme léger , inconséquent , incapable d'une résolution ; mais j'aime encore mieux être tout cela qu'un barbare. — Ah ! je reconnois mon Léonce. — Reste ici , fais prévenir madame Dupin de l'arrivée de ces dames , avant qu'il soit une heure , je serai de retour avec elle.

Alphonse quitta son frère , re-

monta à cheval , et il n'étoit pas huit heures du matin , quand ces dames arrivèrent avec le marquis chez madame Dupin. Pendant toute la route , Euphrasie avoit accablé Alphonse de questions sur son ami , sur sa fille , et celui-ci ne pouvoit que lui répondre : j'ai perdu le moins de temps possible à venir , et par conséquent je n'ai pu entrer avec mon frère dans aucun détail ; quant à la petite , elle dormoit , mais je sais qu'elle se porte bien , et dans un quart-d'heure vous allez la voir.

---

~~~~~  
CHAPITRE XXIII.  

---

COMME le cœur battoit à la pauvre Euphrasie ; elle alloit revoir les deux plus chers objets de ses affections ; elle alloit les revoir pour les perdre ensuite pour toujours. Mais enfin elle va les voir, elle va passer quelques heures délicieuses , et peut-être que le ciel, touché de sa résignation , terminera sa vie à l'instant où elle quittera sa fille et son ami.

Enfin , comme je l'ai dit , on étoit arrivé , et Léonce , qui avoit coloré auprès de madame Dupin

sa visite matinale d'un prétexte d'affaires de famille, se persuada qu'elle le croyoit ; car madame Dupin avoit trop de tact pour ne pas feindre de le croire. Elle avoit fait préparer à déjeuner pour ces dames. Il ne lui fut pas difficile de reconnoître la mère de Marianne. Ce ne fut point elle néanmoins qui prit l'enfant quand on l'apporta. Elle ne se permit pas même de l'embrasser ; mais qui peut exprimer le regard animé par l'amour maternel ! La petite eut une légère douleur qui lui arracha un cri, madame de Forban pâlit. Elle avoit beau vouloir qu'on ignorât l'intérêt qu'elle prenoit à cette douce créature,

il paroissoit dans son soin même de le cacher.

Madame Dupin trouva un prétexte pour quitter un moment ces dames, et madame de Cervol, qui avoit la petite sur ses genoux, pria madame Dupin de la lui laisser. Oh ! ce fut alors qu'Euphrasie la prit aussitôt dans ses bras, la couvrit de baisers. Pauvre enfant, lui disoit-elle, me pardonneras-tu de t'avoir fait naître ; mais moi, pourrai-je vivre loin de toi ? et elle la serroit contre son cœur. Vous voyez, dit Léonce, qu'elle est aussi heureuse qu'il est possible qu'elle le soit. Je ne suis pas fâché que vous ayez vu madame Dupin, vous

pouvez juger par son extérieur des vertus dont le ciel l'a douée. Elles seront toutes au profit de notre enfant, et peut-être un jour celles que cette digne femme aura développées dans cette chère petite , feront notre consolation : car ne croyez pas, Euphrasie, que je puisse jamais renoncer entièrement à vous ; je ne vous demande sur cela aucun engagement, vous ne pouvez en prendre. Mais vos devoirs ne sont pas les miens , et rien ne peut m'ôter l'espérance. C'est vous dire que j'ai mûrement réfléchi à ce que vous m'avez dit hier , et que je ne crois pas devoir m'opposer à vos desseins ; car je ne puis rien vous offrir qui puisse être un

équivalent du contentement de soi-même. Le ciel a connu la pureté de nos cœurs ; vous vous croyiez libre , j'avois dû le penser ; il nous a protégés : votre réputation est demeurée intacte. Plus heureux que vous , il me reste , il est vrai , un enfant qui ne peut vous appartenir. O mon Euphrasie ! c'est en me déchirant le cœur que je te dis : reprends les liens que la religion et l'honneur t'imposent. Sois encore la femme la plus estimable , après avoir été l'amante la plus tendre. Je ne croyois pas que cette explication auroit lieu ici ; mais je n'en suis pas fâché , la vue de notre enfant en tempère l'amertume. Tu sais bien , Euphrasie , que le père de



cette innocente créature n'aimera jamais qu'elle après t'avoir aimée; et moi je suis bien sûr que l'image du père de ta fille ne s'effacera jamais de ton cœur : puis prenant la main de son frère et celle de la vicomtesse, il les mit dans celle de madame de Forban, mes bons et sincères amis, c'est à vous que je la recommande ; Euphrasie mourante n'avoit pas la force d'articuler un seul mot. La tête penchée sur le sein de Cécile, elle regardoit tour à tour Léonce et sa fille qui dormoit tranquillement dans ses bras. Cette scène douloureuse se prolongea long temps, personne n'avoit la force de la finir.

Léonce, qui s'étoit fait le plus

crUEL effort pour consentir au sacrifice que l'honneur exigeoit , étoit tombé anéanti dans un fauteuil , à l'autre extrémité de la chambre. Alphonse et Cécile , qui sentoient quelle tâche leur étoit imposée , ne se hâtoient pas non plus de la remplir en séparant ces malheureux amans. Ce fut Mariane qui les tira de la stupeur où ils étoient tous plongés. En se réveillant , elle fit entendre par ses cris le besoin qu'elle avoit de prendre quelque nourriture , et une belle chèvre blanche qui l'allaitoit , l'ayant entendue , poussa la porte de la salle où ils étoient , l'ouvrit et accourut en bêlant près de la petite , à qui elle présenta aussitôt sa mamelle que

l'enfant, sans quitter les bras de sa mère, prit avec avidité. Ce spectacle produisit effectivement , comme l'avoit pensé le chevalier, une heureuse diversion , et madame de Forban , les yeux encore baignés de larmes , ne put s'empêcher de sourire à l'instinct de la chèvre , qui la remplaçoit auprès de sa fille.

Léonce, la voyant un peu plus calme, se rapprocha d'elle , et prenant sa main qu'elle lui tendit, la baisa avec transport, la posa sur son cœur, et lui dit : là, toujours là , tant qu'il aura le moindre battement. Mais , pour votre propre tranquillité, dit Alphonse , je crois qu'il ne faut pas prolonger ces instans. Vous m'a-

vez causé une si vive inquiétude tous deux depuis une heure , que je me reprochois ma foiblesse d'avoir amené madame de Forban. Pour moi , dit Cécile, je ne croyois pas qu'on pût autant souffrir des douleurs des autres , que j'ai souffert pendant ces derniers momens. Je vois, dit Euphrasie, que vous voulez que je reparte pour Paris, que je lui dise un éternel adieu. Ne vous dois-je pas assez de m'avoir procuré le bonheur de l'avoir vu avec ma fille , et ma reconnoissance ne doit-elle pas enchaîner ma volonté. D'ailleurs , je sens à merveille que je puis perdre tout le prix de mon sacrifice en restant ici ; que celui à qui je dois compte des actions

de ma vie est au moment d'arriver, et que dira-t-il s'il ne me trouve pas ? Allons, dit-elle, en se levant, et remettant sa fille dans les bras de Cécile, adieu, cher et précieux enfant, console ton père ; mais moi, qui me consolera ? Alphonse, qui vit que madame de Forban alloit où elle étoit il y avoit peu d'instans, lui donna le bras et l'entraîna vers la porte du vestibule, où sa voiture étoit arrêtée. Cécile, qui avoit remis la petite entre les bras de madame Dupin, après lui avoir fait ses adieux, les rejoignit ; on monte en voiture, les postillons sont à cheval, et Euphrasie est déjà loin de Léonce, sans savoir si elle s'est séparée d'elle.

~~~~~  
CHAPITRE XXV.  

---

JAMAIS on n'éprouva une plus profonde douleur que celle qu'Euphrasie ressentait ; elle ne voyoit , n'entendoit rien , il sembloit que son âme toute entière fût restée avec Léonce et sa fille. Ses dignes amis n'employèrent aucuns moyens pour la distraire de ce violent chagrin , bien persuadés que les grandes douleurs ne peuvent recevoir aucun allégement des objets extérieurs ; qu'il n'est aucun discours qui puisse être entendu par l'être qui en est

accablé, et que le temps seul y apporte quelque remède. Ils n'essayèrent donc point de rompre le silence qu'elle gardoit, et ils étoient à Paris, qu'ils n'avoient pas proféré une parole.

En arrivant, Cécile fit mettre Euphrasie dans son lit; quand elle y fut, elle demanda si Alphonse étoit là; son amie l'alla chercher. — Mon amitié, mon cher Alphonse, abuse de la vôtre. Cependant j'ai encore un service à vous demander. — De retourner à Champ-Courcy? j'y pensois, et soyez sûre que j'y serai avant la nuit. — Vous lui direz que j'existe, que c'est beaucoup dans la situation où le sort m'a placée, et que je ne l'ai ja-

mais aussi passionnément aimé : puis elle lui remit le portrait de Léonce , et une cassette qui contenoit ses lettres ; je ne lui demande point les miennes, ni mon portrait. Que ces lettres, que mon image me rendent sans cesse présente à sa pensée : il peut m'aimer sans trouble et sans remords. Pour moi , il seroit trop dangereux que ces témoignages de l'amour de Léonce restassent dans mes mains. C'étoit le dernier sacrifice que j'avais à faire. Alphonse prit la cassette, y renferma le portrait de son frère , et ne prenant que le temps de faire atteler d'autres chevaux , il retourna à Champ-Courcy.

Léonce , qui depuis le départ



d'Euphrasie , étoit abîmé dans la douleur , fut singulièrement touché en voyant revenir Alphonse ; son frère lui reprit le dépôt qui lui avoit été confié. Léonce fut très-sensible à la preuve d'estime qu'Euphrasie lui donnoit en ne lui redemandant ni ses lettres , ni son portrait. — Je les lui aurois rendues , si elle l'avoit exigé , mais je sens que j'aurois été blessé de ce manque de confiance. Alphonse passa huit jours à Champ-Courcy avec son frère , Léonce partit de là pour aller à Perpignan , où son régiment se trouvoit encore. Il évita de passer par Paris ; le marquis l'accompagna jusqu'à Orléans , et lui promit de le rejoindre dès que Cé-

cile ne seroit plus nécessaire à Euphrasie. Léonce pressa encore son frère de rendre public son mariage avec madame de Cervol, dont enfin il lui avoit fait la confidence ; mais il ne put le déterminer à faire perdre 50,000 liv. de rentes à Cécile, et par conséquent à renoncer à toute espérance de fortune pour sa fille, dont le chevalier ignoroit encore l'existence. Les deux frères étoient sur la route de Perpignan. La pauvre Euphrasie savoit qu'elle ne reverroit plus Léonce. Cécile lui faisoit part des lettres qu'on lui écrivoit tous les jours ; et qui peignoient la plus profonde tristesse de Léonce, et à son tour, la vicomtesse rendoit compte à Alphonse de la situa-

tion de madame de Forban , qui attendoit en frémissant l'arrivée de son mari. S'il lui paroissoit infiniment douloureux d'être séparée de Léonce , il lui paroissoit encore plus cruel de passer sa vie avec un homme qui , jusqu'à cet instant , n'avoit eu que de l'indifférence pour elle , et qui sembloit n'avoir fait attention à sa beauté et à ses qualités estimables , qu'au moment où il ne pouvoit plus faire son bonheur. S'il m'avoit aimée , disoit-elle à Cécile , je me serois attachée à lui , et j'aurois fui comme le plus affreux malheur tout autre sentiment. Mais , mariée à quinze ans , je fus abandonnée que je n'en avois pas dix-sept. Ah ! que ne m'a-t-il emme-

née avec lui ; que n'ai-je , en traversant la mer, péri dans les flots ! Je remplirai mon sort , mais il est affreux. Cécile pleuroit avec elle , et c'étoit un grand adoucissement à sa douleur ; mais cette consolation devoit bientôt lui être enlevée.

M. de Forban arriva enfin, Euphrasie sut commander à ses sentimens ; elle le reçut avec infiniment d'aménité. Dès le soir du jour de son arrivée il s'expliqua ainsi devant la vicomtesse. Votre amie Euphrasie n'est pas de trop pour ce que j'ai à vous communiquer. Je ne vous répéterai point ce que je vous ai dit de vingt manières différentes , qu'il étoit impossible d'avoir plus de regrets.

que j'en ai de ma conduite envers vous depuis que nous sommes unis. Mille femmes à votre place s'en seroient vengées : vous, vous n'y avez opposé que la douceur, la patience la plus inaltérable. Il est naturel, comme ma mère l'a bien senti à sa dernière heure, que tant de vertus soient récompensées ; et Euphrasie voulant l'interrompre, laissez-moi vous rendre l'hommage qui vous est dû, dit-il, voici donc le parti que j'ai pris.

En restant ici, je sens que revenir sur mes pas, offrir des hommages publics à celle que j'ai accablée de dédains et d'indifférence, me couvriroit de ridicule : il faut donc quitter notre pro-

vince , que dis-je ! la France ; en conséquence , j'ai réalisé tous les biens de ma mère et les miens. La moitié est à votre disposition dès ce moment-ci ; si le peu d'égards que je vous ai marqué jusqu'à ce jour , m'a rendu odieux , si vous préférez vivre indépendante à être mon amie , ma compagne , je serai fort malheureux ; mais je n'aurai pas le droit de me plaindre. Si , au contraire , vous croyez à la sincérité de mon repentir , si vous me promettez d'essayer à regagner un cœur dont j'avois négligé si long temps la possession , je m'estimerai le plus heureux des mortels , et nous irons sous d'autres cieux chercher des hommes simples et ver-

tueux , pour qui les sermens de  
 l'hymen sont sacrés , et qui ne  
 tournent point en ridicule la  
 plus sainte des institutions ci-  
 viles et religieuses. C'est dans les  
 forêts du Canada, c'est parmi les  
 descendans de Penn , que nous  
 nous établirons ; et là , avec la  
 fortune que j'emporterai , nous  
 serons un jour puissamment ri-  
 ches , et surtout libres et heu-  
 reux. Prononcez , Euphrasie : ou  
 je m'éloigne de vous désespéré ,  
 ou je pars avec vous le plus heu-  
 reux des hommes.

Euphrasie , après avoir serré la  
 main de Cécile , et lui avoir fait  
 entendre tout ce qu'il lui en coût-  
 toit , répondit avec une extrême  
 modestie : je ne crois pas , Mon-

sieur, vous avoir donné sujet d'avoir mauvaise opinion de moi.

— Dieu m'en garde, quand je n'avois pas pour vous, ma chère âme, tous les sentimens que je vous devois, je n'en rendois pas moins de justice à vos vertus. —

Eh ! bien, comment avez vous pu croire, Monsieur, que je séparerois mon sort du vôtre, et que j'aurois la bassesse d'accepter un legs qui ne m'est fait qu'autant que j'aurois le malheur de vous perdre, et en reconnoissance de l'attachement et des soins que j'aurois eus de vous ? Non, Monsieur, non, je connois mes devoirs et je les remplirai. Vous partez, je pars avec vous, ma patrie est la vôtre. — Quoi ! seroit il



possible , chère Euphrasie ; je pourrois compter que vous viendrez en Amérique ? — Disposez entièrement de moi. M. de Forban, ravi de joie , serra Euphrasie dans ses bras ; et dans son enthousiasme , il eût voulu que la vicomtesse fût aussi du voyage. Que le marquis, disoit-il, laisse à d'autres l'honneur de se faire tuer méthodiquement , qu'il donne sa démission, déclarez votre mariage , et allons donner l'exemple des vertus conjugales dans un pays où elles sont en honneur.

La vicomtesse ne put s'empêcher de rire un peu du zèle de faire des prosélytes, qui avoit pris tout-à-coup à M. de Forban , et

elle l'assura que l'on pouvoit avoir à Paris les mœurs des Canadiens , comme les habitans du Canada pouvoient avoir celles des Parisiens , et que , en conséquence , elle resteroit dans sa patrie. — Vous avez tort , Madame , et vous vous en repentirez un jour. — Dieu veuille , mon cher , que ce ne soit pas vous qui ayez à vous repentir en punition de ce que vous ne pouvez faire votre bonheur ici comme tous les autres ; il est très-mal à vous de nous emmener Euphrasie. — Vous êtes témoin , Madame , que je ne la contrains point. — Laissons cette discussion , dit madame de Forban , et occupons-nous de notre départ. A quel

jour l'avez-vous fixé? — C'est moi, Madame, qui vous demande quand il vous conviendra de quitter la France. Dans un mois, dit-elle : ce n'est pas trop pour se préparer à un aussi grand voyage ; d'ailleurs, je crois que Cécile sera en ce moment-là à Paris, et j'en profiterai.

On parla ensuite des coutumes du Canada ; Euphrasie, la mort dans le cœur, se livra à la conversation avec tout l'esprit qu'elle avoit reçu de la nature, et que la crainte qu'elle avoit eue de sa belle-mère et de son mari, dès les premiers momens de son mariage, l'avoit empêchée de développer. M. de Forban en étoit enchanté : extrême dans ses senti-

mens , il avoit passé de l'indifférence et de la haine en quelque sorte qu'il avoit pour sa femme , à une tendresse très-vive ; et ce n'étoit pas ce qui faisoit le moins de peine à la pauvre Euphrasie. Elle ne voulut point être généreuse à moitié et malgré tous les droits que la longue négligence de son époux lui donnoit pour ne point se rendre à ses vœux , elle ne crut point devoir s'opposer à ce qu'il appeloit son bonheur. Cécile qui se doutoit bien qu'elle ne pourroit point s'en défendre , lui avoit fait prendre des précautions pour effacer les traces que Lucine laisse toujours après elle.

La vicomtesse tenoit ce secret de madame de Rosemont, qu'elle

voyoit toujours , quoiqu'elle ne l'estimât point. La maîtresse du ministre avoit fait usage de ce secret (1) avec un grand succès , et Euphrasie ne fut pas moins heureuse ; car dans sa position , l'estime de son mari étoit son seul bonheur.

Euphrasie avoit demandé un mois, il lui paroissoit qu'elle avoit au moins besoin de ce temps pour s'accoutumer à quitter pour jamais l'ami de son cœur, renoncer à en avoir des nouvelles , ne pas même entendre prononcer son nom , celui de sa fille : aussi loin de passer ce mois comme son

---

(1) Ce secret a été perdu par l'avarice de celle qui le possédoit.

mari le lui proposoit, à se livrer aux plaisirs que Paris offre à ceux qui ne l'ont jamais habité, elle le consacra tout à l'amitié; j'emploie ici ses propres expressions, mais j'ai bien peur que ce ne fût tout à l'amour.

---

## CHAPITRE XXVI.

ENFIN, le jour du départ arriva, Euphrasie pensa se trahir, ses adieux à Cécile furent si tendres, sa douleur si profonde, qu'il est inconcevable que M. de Forban ne prît aucuns soupçons. Il semble que l'amour mette quelquefois son bandeau sur les yeux de son frère ; laissons ces époux traverser l'Océan, arriver à Québec, nous aurons peut-être occasion de les y revoir. Maintenant restons en France, où Cécile, Aspasia et Marianne nous occuperont assez.

Le chevalier n'avoit pas appris, sans sentir renouveler ses douleurs le départ d'Euphrasie. Mais l'arrivée de son frère et de la vicomtesse les adoucit. Cécile toujours abandonnée à son sentiment, vivoit dans sa belle maison de Perpignan, dans la plus profonde retraite, ne recevant que les deux frères et quelques vieux voisins, hommes instruits, et qui ne cherchoient point à pénétrer quels étoient les liens qui unissoient madame de Cervol et MM. de Gernance dont elle s'étoit dit parente.

Cette douce solitude qui avoit duré tout l'hiver, fut troublée par l'arrivée de la baronne de Rosemont et du comte de Cervol, qui



alloient très-réellement aux eaux de Barrège ; ils s'étoient détournés pour voir la vicomtesse qui se seroit passée à merveille de leur visite : elle avoit néanmoins trop d'usage du monde pour le leur faire sentir. — Eh ! mon Dieu, machère baronne, qui auroit imaginé que vous viendriez dans une province si éloignée de Paris et de Versailles , ces séjours auxquels vous me paroissiez si attachée ! — Vous ne savez donc pas ? — Non. — Le duc est exilé dans sa terre ; il est parti il y a huit jours avec sa femme, ses enfans pour S\*\*. Le comte étoit chez moi , quand on est venu m'annoncer cette fâcheuse nouvelle. Il falloit donner quelque temps à la bienséance.

J'ai demandé à votre cousin s'il vouloit venir avec moi aux eaux; il m'a assuré qu'il n'avoit d'autres volontés que les miennes. — Cela doit être. — Nous nous sommes rappelés que vous étiez ici; j'ai voulu vous faire une visite, et puis le comte veut se réconcilier avec M. de Gernance, et que vous lui donniez à dîner avec les deux frères. — Cela ne sera pas difficile, reprit Cécile, car ils dînent presque tous les jours ici, et d'ailleurs, je me flatte que si, par hasard, ils ne venoient pas aujourd'hui, vous me donnerez plusieurs jours. — Au moins quinze, dit la baronne; car il est encore de bonne heure pour aller à Barrège. La vicomtesse parut enchantée, et elle eût

voulu , pour tout au monde , que son cousin et sa trop légère amie fussent encore à deux cents lieues d'elle ; mais elle ne pouvoit décemment fermer sa porte ni à l'un , ni à l'autre. Aussi il fallut dissimuler son déplaisir qui étoit d'autant plus réel, qu'elle n'étoit pas sans inquiétude.

La baronne , d'après son propre aveu , avoit été amie fort tendre du marquis : ne pouvoit-elle pas chercher à le reprendre dans ses filets , et se débarrasser du comte , en le rendant à ses premières amours auxquelles Cécile étoit moins disposée que jamais de répondre ? Pour ce dernier article , si la vicomtesse eût rendu plus de justice à la prudence de

la baronne , elle eût été fort tranquille. Ce n'étoit pas au moment où le ministre , qu'elle honoroit de ses bontés venoit d'être exilé , qu'elle eût échangé un ami ayant une grande fortune et plus de magnificence encore , contre le marquis de Gernance , qui n'avoit qu'une charmante figure , des grâces et de l'esprit. Elle pouvoit bien avoir quelque désir de se rappeler à son souvenir ; mais nullement l'intention de rompre avec le comte. Aussi s'en expliqua-t-elle très-clairement avec Cécile , dans un moment où le comte les quitta pour écrire à sa femme , qui ne savoit pas qu'il étoit allé à Barrège. — Vous me l'aviez bien dit , ma reine , que ce pauvre duc

seroit peut-être disgracié : je ne le croyois pas ; mais convenez que j'ai fait sagement de me conserver un ami qui m'aide à supporter cet événement. C'est un excellent homme que le comte de Cervol ! Je ne conçois pas , ma chère , que vous ayez rebuté ses vœux , il est encore d'une charmante figure , des dents magnifiques. — Oui , et il bâille sans cesse pour les faire voir. — Il ne manque point d'esprit. — Il n'a d'autre instruction que celle qu'il a puisée dans les romans , qui lui ont rendu l'esprit faux. — Je ne trouve pas cela , et je me suis tellement attachée à lui , que je vous demande bien en grâce , ma belle , de ne point reprendre votre an-

ciencaptif. — Ne craignez rien. — Je vous jure que cela me feroit beaucoup de peine ; je l'aime ce cher comte. — J'en suis enchantée. — Vous ne le croyez pas ? vous avez tort. — Je croirai tout ce que vous voudrez ; mais si vous me défendez de tendre des filets pour vous enlever le comte, ce que vous pouvez être certaine que je ne ferai point, laissez aussi parfaitement calme le cœur du marquis. — Je vous le promets aussi. Peu d'instans après, le comte revint joindre ces dames. Cécile proposa de descendre dans le jardin que le printemps rendoit d'autant plus agréable, que l'on sait combien cette saison est brillante dans nos provinces méridionales. Quelle

différence de vos arbres, ma cousine, avec ceux de Plagny, qui ne commencent qu'à peine à être en boutons, tandis que les vôtres dépouillent déjà la robe de Flore pour se parer de celle de Pomone. Ici toutes les jouissances se pressent, et il semble que dans ces beaux climats, l'année entière ne suffise pas pour les richesses de la nature, qui donne à la fois les fruits et les fleurs.

La vicomtesse faisoit peu d'attention à ce que lui disoit le comte, et savoit qu'il aimoit les phrases, et que pourvu qu'on l'écoutât, tout le reste lui étoit indifférent ; aussi elle répondoit, *oui, non, vous croyez?* et elle ne s'occupoit que de l'instant où MM. de

Gernance arriveroient , n'ayant aucuns moyens de les faire prévenir. Enfin , comme M. Cervol s'extasioit devant une tulipe , ne connoissant certainement pas toutes les beautés que les amateurs sont convenus de lui accorder , Cécile aperçut les deux frères au bout d'une allée qui conduisoit à une petite porte du jardin et dont MM. de Gernance avaient la clef. Ils venoient à elle ; et , en s'approchant , ils paroissoient étonnés de voir une femme avec la vicomtesse et un homme qu'ils ne remettoient point : mais leur surprise augmenta bien davantage quand , à portée de distinguer les traits de l'un et de l'autre , ils virent que c'étoit la baronne de



Rosemont et le comte de Cervol. Le premier mouvement du marquis fut de retourner; mais le chevalier lui fit entendre que cela n'auroit l'air que d'un mouvement d'humeur. Car, disoit-il, ou le comte vient ici avec des intentions pacifiques, et alors il faut paroître comme lui oublier sa folie; ou il vient avec l'intention de recommencer la querelle, et alors il faut encore moins le fuir. Je ne crois pas cependant qu'il ait l'envie de batailler étant avec la baronne. Mais elle, comment est-elle ici? Auroit-elle rompu avec le ministre? Toutes ces conjectures s'éclaircissent quand ils eurent joint la vicomtesse et ses nouveaux hôtes. Le comte fit

quelques pas au-devant d'eux , et s'adressant au marquis , j'ai saisi , dit-il , avec empressement , l'occasion , mon cher marquis , de vous voir , de vous dire à quel point j'étois fou de prétendre gêner le cœur de ma belle cousine. J'espère que vous ne vous souvenez plus de mes extravagances , et que vous m'accorderez votre amitié. Le marquis lui répondit sans beaucoup d'empressement. Il est des démarches inconvenantes , qui même pour celui qu'elles devroient flatter ne peuvent lui plaire. Le marquis n'eût pas été chez une femme qui portoit son nom , faire des avances à l'homme qui auroit détruit la réputation de cette parente par ses assidui-

tés. Car le comte ignoroit entièrement le mariage de Cécile , comme on l'imagine bien. Alphonse trouvoit bien plus simple qu'il voulût se battre avec lui que de lui demanderson amitié, qu'il ne donnoit qu'à ceux qu'il estimoit, et cette conduite du comte ne lui paroissoit point estimable. D'ailleurs, le motif étoit si frivole; il ne venoit chez sa cousine, ni par attachement pour elle , ni par intérêt, mais seulement pour plaire à une folle qui, tout en disant qu'elle l'aimoit, se moquoit de lui sans cesse.

Le comte redoubla de caresses pour les deux frères à mesure qu'ils étoient plus froids avec lui. Le chevalier cependant qui étoit

fort aise de n'avoir plus l'inquiétude que cette affaire se renouvelât , et exposât la vie de son frère, qui lui étoit plus chère que la sienne, étoit plus affable avec le comte ; l'autre paroissoit se souvenir encore du donjon de Vincennes. Cependant comme ils avoient tous beaucoup d'usage du monde, tout alloit extérieurement fort bien.

La disgrâce du duc fournissoit à l'entretien. MM. de Gernance le plaignirent ; car c'est moins, disoient-ils, la réalité des biens que l'on perd, qui rend malheureux, que le prix qu'on y attache, et M. le duc de\*\* possédant un beau nom, de grands biens, ayant une famille charmante, ne

s'en trouvera pas moins l'homme le plus infortuné , parce qu'il se voit forcé de passer toute l'année dans un château superbe , environné des plus belles possessions ; dans ce même château où il étoit trop heureux d'obtenir du roi de venir vingt-quatre heures dans le temps qu'il étoit en faveur : aujourd'hui qu'il y sera tant qu'il voudra , S\*\* a perdu tous ses charmes. Heureuse , dit la baronne , celui qui peut comme vous , bravant les préjugés , ne vivre que pour l'amitié. — Il me semble , ma chère baronne , qu'il ne tient qu'à vous de vous y consacrer entièrement , dit la vicomtesse. — Cela est très-difficile , quand on a eu un certain éclat ,

on a un si grand nombre de gens qui tiennent à vous. — Ah ! dit le chevalier , si c'est là tout ce qui vous embarrasse pour prendre le genre de vie qui vous sera agréable , il est aisé de vous convaincre que vous avez beaucoup moins de liens avec la société que vous ne l'imaginez. — Et comment me le prouveriez - vous ? — En demandant la liste de ceux qui se sont fait écrire chez vous le jour de la disgrâce du duc. — Tout Paris , j'en suis sûre. — Si vous me permettez de parier avec vous , et que votre Suisse soit de bonne foi , je parie qu'il ne s'est pas présenté plus de dix personnes à votre porte. — Je parie pour plus de cent , et c'est bien peu encore.

— Soit. On convint de cinquante louis , applicables à secourir une famille indigente ou à marier une jeune fille au choix de celui qui gagneroit. On remit les cent louis à la vicomtesse qui devoit en rendre la moitié à celui qui auroit eu raison.

La baronne écrivit à son intendant de prendre la liste à sa porte, de la cacheter et de la remettre à un ami du chevalier qui l'enverroit courrier par courrier. Ce pari amusa beaucoup la vicomtesse qui avoit déjà demandé les cinquante louis pour la fille de son jardinier qui aimoit un beau et vertueux jeune homme , à qui son père ne vouloit pas la donner , parce qu'elle étoit trop pauvre.

Le chevalier promit les cinquante louis si c'étoit lui qui gagnât le pari. La baronne , sûre de la victoire à ce qu'elle imaginoit , en dispoſoit en faveur d'un vieux serviteur qui avoit quitté le service de son mari , pour prendre un établissement où il espéroit faire vivre sa famille ; et qui , au contraire , s'y étoit ruiné. Ces cinquante louis , disoit-elle , lui feroient d'autant plus de bien , que je n'ai pu lui faire obtenir une place vacante deux jours avant la disgrâce du duc , le ministre n'ayant pas eu le temps de nommer mon protégé.

---



~~~~~  
CHAPITRE XXVII.  

---

EN attendant le jour où le courrier devoit rapporter la fameuse liste , les deux partis soutenoient leur opinion avec beaucoup d'opiniâtreté ; la baronne , surtout , étoit très-piquée qu'on pût mettre en doute l'intérêt qu'elle étoit faite pour inspirer indépendamment de toute autre considération ; et si elle avoit voulu rendre un compte exact de sa secrète pensée , elle étoit surtout blessée que le chevalier eût cette opinion ; car il avoit effacé dans son cœur ,

si toutefois ces sortes de femmes en ont un <sup>1</sup>), le souvenir du goût que son frère lui avoit inspiré. Elle le trouvoit plus aimable que le marquis, et elle désiroit vivement qu'il s'en aperçût ; mais c'étoit bien inutilement. Léonce, fidèle aux sermens qu'il avoit faits à Euphrasie, fuyoit tout engagement. Vivre pour sa fille étoit son unique désir ; et les lettres où madame Dupin lui donnoit des détails sur cet enfant faisoient son seul plaisir. Les agaceries de la jolie baronne furent donc sans effet de ce côté ; mais d'un autre elles tranquillisèrent entièrement

---

(1) Ou pourroit leur dire : Qui prouve trop ne prouve rien.

la vicomtesse, qui ne tarda pas à s'apercevoir que c'étoit au chevalier que s'adressoient les vœux secrets de madame de Rosemont. Il n'y avoit dans la société de madame de Cervol que deux personnes qui ne se doutassent pas de cette nouvelle fantaisie de la baronne, le chevalier et le comte. Celui ci étoit doué d'une si forte dose de bonne opinion de lui-même, qu'il ne concevoit pas la possibilité qu'une femme lui fût infidèle. Envain, la manière dont Cécile l'avoit traité, auroit dû lui apprendre qu'il n'avoit plus trente ans : il n'en tenoit compte et se persuadoit même toujours que la vicomtesse s'étoit repentie plus d'une fois de n'avoir pas

senti tout le prix d'une conquête telle que la sienne. A plus forte raison , se croyoit-il assuré de l'amour que la baronne avoit pour lui. Quant au chevalier, il n'eût pas aimé Euphrasie qu'il n'eût jamais pensé à madame de Rosemont. Délicat dans ses sentimens, il ne pouvoit aimer une femme pour laquelle il avoit très-peu d'estime , et dont le caractère étoit entièrement opposé à celui de madame de Forban : autant l'une étoit modeste, douce, réservée , autant l'autre étoit altière, affichant ses erreurs, et s'en faisant gloire. Une telle femme , malgré son esprit et sa beauté ne pouvoit plaire au philosophe Léonce , qui , je le répète , ne se

doutoit même pas que la baronne pût former le moindre projet sur lui.

Plus il paroissoit indifférent, plus elle s'enflammoit ; elle ne cessoit d'en parler à la vicomtesse ; elle s'informoit avec une extrême curiosité , s'il n'étoit point attaché au char de quelqu'autre femme. — Je l'ignore, répondoit Cécile , je crois néanmoins que l'amitié qu'il a pour son frère, suffit à son cœur ; il passe sa vie avec lui, et je doute, s'il aimoit, que sa maîtresse eût la complaisance de se séparer ainsi de sa société. — Mais n'a-t-il point aimé ? — Je ne lui ai fait sur tout cela aucune question. — Je voudrois avoir connu la femme qui l'auroit ren-

du sensible. Il doit être bizarre dans son choix. — Je n'en sais rien, mais je crois au contraire, que la femme qui seroit assez heureuse pour intéresser un homme d'un aussi grand mérite, seroit sûrement une femme infiniment aimable.

Quelquefois essayant de tous les moyens pour le tirer de l'apathie dans laquelle elle le croyoit plongé, elle paroissoit se souvenir qu'Alphonse l'avoit aimée ; mais ce moyen lui réussissoit encore plus mal, car le marquis ne s'en apercevoit pas, et l'amant de Cécile heureux dans ses liens, n'auroit, pour rien au monde, repris ceux de la baronne ; elle ne se consolait pas de ce peu de

succès auprès des deux frères , et malgré sa vanité , elle ne se flattoit pas d'en être dédommagée à son retour à Paris , où elle ne retrouveroit peut-être pas ce cercle brillant qui l'environnoit , et qui ne cherchoit qu'à obtenir par elle les faveurs du ministre ; elle ne pouvoit se défendre depuis quelque temps d'avoir quelque inquiétude de son pari , n'ayant reçu aucune lettre de cet événement.

Déjà plusieurs jours s'étoient écoulés , et le courrier qui devoit apporter la nombreuse liste de ceux qui étoient venus chez la baronne lui témoigner la part qu'ils prenoient à la disgrâce du duc

de \*\*, ne tarderoit pas à arriver. La veille du jour où il étoit attendu, madame de Rosemont, dont les inquiétudes augmentoient, disoit au chevalier : voulez-vous renoncer au pari? — Non, Madame. — Je m'en fais conscience, disoit-elle, pour l'engager à retirer les enjeux, c'est parier à coups sûr. — Je pourrois vous en dire autant.

Enfin, les lettres arrivent, la baronne reconnoît l'écriture de son homme d'affaires : elle ouvre la lettre avec une extrême confiance ; c'étoit, disoit-elle, le moment de son triomphe. Après y avoir jeté les yeux, elle la pose sur la table en disant, il n'est rien



d'aussi étrange; vous avez gagné, monsieur. Alors le chevalier lit ces mots :

« La liste que madame la baronne demande sera bientôt faite, elle consiste en trois personnes : la vieille marquise de Brécourt qui n'avoit jamais manqué de venir voir l'impression que faisoit sur les personnes de sa connoissance quelque fâcheux événement pour en tenir note, et deux officiers qui ignoroient la disgrâce de monseigneur.

J'ai l'honneur d'être, etc. ».

— Eh ! bien, Madame, j'ai gagné. — Je ne dis pas le contraire ; mais c'est *inimaginable*. Il faut qu'il y ait eu quelque chose la-

dessous, que je ne comprends pas. Peut-être une pièce nouvelle aux Français qui aura entraîné tout Paris ; je n'en ai pas moins perdu. Oh ! tant mieux pour Luce , dit Cécile , nous les marierons , et elle rendit au chevalier les cinquante louis qu'il avoit déposés dans ses mains , en cas qu'il perdît. Allons , ma chère baronne , un peu de philosophie : il faut prendre les hommes pour ce qu'ils sont , vains , légers , et surtout ingrats : oubliez ce foible désagrément , et venez faire le bonheur de Luce , en lui annonçant qu'elle peut donner son cœur et sa main à son cher Julien , qui apportera douze cents francs dans son ménage. La baronne , quoique d'as-

sez mauvaise humeur , voulut néanmoins paroître prendre part à cette bonne œuvre , et alla avec la vicomtesse trouver Luce qui fîloit tout en pensant à ses amours.

Quand ces dames lui demandèrent s'il y avoit long-temps qu'elle avoit vu son amoureux , elle rougit , et dit : — Mon père m'a dit qu'il me chasseroit de sa maison, *si je lui parlions tant seulement* : il faut bien lui obéir. . . . mais cela me *faisons* tant de peine , que je crois bien que j'en mourrons. Non, non, dit madame de Rosemont , il ne faut pas en mourir. Nous vous apportons douze cents francs qui arrangeront tout cela.

Luce ne savoit ce qu'elle en-

tendoit, mais quand elle vit tout cet or ; qu'on lui répéta que cette somme , qui lui paroissoit énorme , étoit pour elle , elle se jeta aux genoux de ces dames , en les suppliant de ne point se jouer de son innocence, et lui dire, si bien vraiment cet or étoit à elle. — Oui , mon enfant , et tu peux en disposer à ta fantaisie. — Eh ! bien , Mesdames, faites venir Julien , baillez-le lui, et puis quand il reviendra chez mon père , il lui dira qu'il est *pu* riche que *l'i*. — Si après avoir reçu l'argent il alloit changer. — Lui ? incapable !

Ces dames firent venir Julien qui , effectivement , étoit un fort beau garçon. Ses transports furent si grands , que madame de

Cervol crut qu'il devenoit fou, et l'engagea à modérer l'excès de sa joie ; mais il n'en étoit pas le maître. Il courut sur-le-champ dans le jardin où maître Pierre travailloit. Il lui fit voir de loin la bourse en criant : vous me la baillerez pour femme , à présent que je *sommes riche* ; puis , il renversa la bourse aux pieds du père de Luce. Pierre tout étonné de voir tant d'or , dit à Julien , tu as donc volé un coche ? — *Nenni*, ce sont ces dames qui me l'ont donné ; tenez , les voilà , vous pouvez le leur demander. Elles assurèrent en effet le bon vieillard , que rien n'étoit plus certain , qu'elles lui demandoient la main de Luce pour leur protégé. Oh ! à ce prix ,

disoit Pierre, tout en ramassant les louis et les mettant dans la bourse ; *je ne demandons pas mieux.*

Madame de Cervol qui vouloit, dès le même moment , assurer le bonheur de ces amans , se donna elle-même la peine d'aller chercher Luce. Le père prit la main de sa fille , qu'il mit dans celle de Julien , en lui disant : puisque Dieu et ces dames le *veuillions* , il faut que je le *veuillâmes aussi*. La baronne fit habiller la mariée. La vicomtesse donna un fort beau trousseau à Luce ; le chevalier donna une vache et un cochon , le marquis un arpent de terre qui tenoit au clos de maître Pierre. On fit la

noce chez la vicomtesse qui conduisit les époux à l'église. Il y eut un fort beau repas , et on dansa toute la nuit. La joie naïve de ces bonnes gens, leur reconnoissance enchantoient la baronne , et lui faisoient sentir, mais trop tard, qu'il n'est de bonheur que dans la vertu , et la fortifièrent dans le dessein de vaincre l'insensibilité du chevalier qu'elle avoit surpris répandant des larmes , en voyant Julien serrer dans ses bras sa compagne. Il n'est donc pas insensible, comme je le croyois ; et elle résolut de mettre à profit l'impression que lui avoit causée le spectacle du bonheur de Luce et de son époux ; elle ne fit que songer aux moyens d'y parvenir , et

ne pouvant se livrer au sommeil quoiqu'il fût plus de cinq heures du matin lorsque l'on se retira, elle repassa dans son esprit tout ce qu'elle pouvoit faire pour s'attacher l'aimable chevalier. Peu accoutumée à rencontrer des êtres indifférents à ses charmes, elle se persuada que c'étoit timidité chez Léonce, ou embarras de savoir comment il devoit déclarer ses sentimens. Cela est peut-être, se disoit-elle, et je le croyois assez un homme à grands principes ; il ne veut s'attacher que par des nœuds légitimes. Eh ! bien j'en ferai la folie. Je suis riche, je n'ai qu'un fils de mon mari qui n'a nul besoin de moi. Le bien de son père est plus que



suffisant pour le soutenir honorablement au service. Puis-je faire un meilleur usage de ma fortune, que de la partager avec le chevalier de Gernance ! Il n'attend, selon toutes les apparences , que de savoir mes intentions à ce sujet pour m'apprendre ses sentimens, il faut que je m'explique avec lui. Elle en saisit l'occasion dès le lendemain.

Le comte , homme fort méthodique , ne manquoit aucun courrier d'écrire à sa femme qui pouvoit à peine lire ses lettres , tant son éducation avoit été négligée. Il écrivoit en outre à sa nièce , à qui il avoit fait accroire depuis sa rupture avec la vicomtesse , qu'il n'avoit plus d'atta-

chement que pourelle. Ses lettres étoient longues , parce qu'il y entroit dans les plus minutieux détails , et de plus , il en gardoit copie , de sorte que le jour du courrier pour Plagni , on ne le voyoit pas de la matinée.

---

## CHAPITRE XXVIII.

MADAME de Rosemont arrangea donc une grande promenade dans les environs de la ville. Ces messieurs promirent de venir, et ils furent en effet très exacts; ce qui donna bonne opinion à la baronne du succès de son projet. On partit ensemble; mais bientôt la vicomtesse et le marquis, qui se donnoient le bras, se trouvèrent à cent pas en avant; alors la baronne s'adressant à Léonce, lui dit qu'elle avoit un conseil à lui demander : vous croyez peut-être,

dit-elle , que je suis heureuse ? vous vous tromperiez si vous aviez cette idée. Je ne puis supporter la vie que je mène , je veux enfin imiter la vicomtesse , vivre dans la retraite ; mais je veux plus qu'elle : un ami qui peut d'un instant à l'autre cesser de m'aimer , ne suffit pas à ma délicatesse : j'aurois donc envie de me remarier. En prononçant ces mots , elle regardoit fixement le chevalier pour voir ce qu'il pensoit , mais il ne rompoit point le silence , et sa physionomie ne marquoit ni plaisir , ni peine. — Dites-moi donc ce que vous pensez. — Moi, Madame, je n'ai pas assez de droits sur vous , pour me permettre une réponse qui vous

offenseroit peut-être. La baronne s'imagina qu'il vouloit lui faire entendre que , désirant sa main , il craignoit de la blesser en lui déclarant ses sentimens. Alors comblée de joie , elle lui dit , parlez sans crainte , mon cher chevalier , la vérité dans votre bouche ne peut jamais m'offenser ; mon estime pour vous. . . . Vous vous repentirez peut-être , Madame , de m'avoir autorisé à vous parler avec la franchise d'un soldat. — Non , je veux connoître votre opinion à ce sujet. — Vous l'ordonnez ? — Oui , si cela est nécessaire pour que vous m'instruisiez de vos sentimens à mon égard. Alors le chevalier commença en ces

termes, sans que la baronne fût tentée de l'interrompre.

Vous êtes, Madame, une des plus jolies femmes que j'aie rencontrées, votre esprit prête encore des charmes à votre figure; l'habitude du grand monde vous a donné une aisance, une grâce, que ne peut avoir la femme qui a vécu dans un cercle étroit; on ne vous verra donc jamais sans désirer de vous plaire: mais de là à être votre époux, il est peut-être difficile.—De l'espérer, n'est-ce pas? Eh! chevalier, il est un être dont les vertus et l'extérieur aimable lui ont acquis sur mon cœur des droits qui ne doivent pas lui laisser de doute, qu'aus-

sitôt qu'il se sera expliqué. — Oh! cela est différent , si vous êtes sûre que celui que vous avez choisi répond à votre affection ; mais alors à quoi bon me consulter ? — Il est excellent ; mais encore faut-il que vous vous donniez la peine de m'expliquer vos sentimens. — Mon opinion , voulez-vous dire ? — Opinion, sentiment comme vous voudrez ; vous lui donnerez le nom qu'il vous plaira, mais parlez. — A quoi bon ? puisque votre mariage est arrangé : il me semble que ce que j'ai de mieux à faire est de me taire. — Oh! le cruel homme, il n'entend rien. — Pardonnez-moi, Madame, je comprends à merveille que, lassée des succès que l'amour vous

promet, vous le quittez pour l'hymen ; que les choses même sont arrangées. Alors , pourquoi me demandez - vous avis sur un parti pris ? — Que vous êtes bizarre ! Comment voulez - vous que tout soit arrangé , tant que vous vous obstinerez à vous taire ? — Eh ! qu'ai - je besoin de parler ? — Il est incroyable ; je vous épouserai peut être sans que vous m'ayez dit si cela vous convient. — Vous, Madame, m'épouser ! Oh ! ceci est bien différent , je ne me doutois pas qu'il fût question de moi dans vos projets de mariage. Divertissez vous, Madame, j'y consens ; car ce ne peut être sérieusement que vous me proposez à moi de vous épouser. — Eh ! pour.



quoi je vous prie ? n'êtes vous pas libre et moi aussi ? nos âges sont assortis, notre naissance pareille. La seule chose qui soit inégale entre nous , et c'est pour moi un très-grand bonheur , c'est que votre fortune est peu considérable , et que moi , j'ai 40,000 liv. de rentes , dont je puis disposer , et que je destine à réparer les torts que la fortune a eues envers vous. M'entendez-vous, à présent ? — A merveille , Madame, et c'est avec un bien sensible regret que je suis forcé de renoncer à tant de bontés ; mais il est impossible que je pense jamais à former aucuns liens. — Quoi, seroit il possible ? — Rien d'aussi vrai , jamais je ne me marierai, et si vous

m'en croyez, vous en ferez autant : l'hymen est un dieu sévère, qui non seulement prétend avoir des droits sur le présent, mais s' imagine encore que le temps passé lui appartient. — Je vous entends aussi très bien à mon tour, Monsieur, dit la baronne d'un ton piqué ; et dégageant son bras de celui du chevalier, elle hâta assez le pas pour rejoindre la vicomtesse.

Le chevalier ne se pressa pas de la suivre. C'est un grand original que votre frère, dit la baronne au marquis, je lui croyois plus de sens ; mais c'est de ces gens à systèmes qui au fait ne savent ce qu'ils disent et peut-être ce qu'ils font.

Le marquis , étourdi de cette brusque incartade sur son frère qu'il aimoit tendrement, et qu'il estimoit encore plus, ne put s'empêcher de marquer son étonnement à la baronne , et de lui demander ce qu'avoit pu lui dire le chevalier, pour lui donner tout-à-coup si mauvaise opinion de lui. — Rien, peu de chose ; mais en vérité, il est loin de vous valoir. — Et moi, Madame, je m'estimerois heureux de lui ressembler. — Ne désirez pas cela, Marquis, vous y perdriez trop. — C'est un homme de l'autre siècle , et dont les opinions..... Le chevalier les rejoignit en cet instant. — Quels sont donc tes torts, mon frère, avec madame ? — Ne par-

lons plus de cela , reprit la baronne , je n'y pense seulement pas ; et ramenant avec une facilité étonnante , la conversation sur un sujet entièrement opposé , elle eut avec Léonce les manières aussi aisées que s'il ne lui eût fait aucun mauvais compliment. Il resta dans l'incertitude de savoir si elle avoit voulu se réjouir à ses dépens , ou lui parler sérieusement.

---

~~~~~  
CHAPITRE XXIX.  
—

COMME on étoit près de rentrer, le comte de Cervol vint au devant de ces dames. Jamais la baronne n'avoit eu avec lui des manières plus aimables , plus caressantes. Il étoit enchanté , et disoit au chevalier : voyez comme elle est tendre avec moi ; que ceux qui l'accusent de légèreté, d'égoïsme ont tort. Il falloit qu'elle rencontrât un cœur digne du sien. Ah ! je suis bien certain qu'elle n'aimera jamais que moi , et que nos liens sont à la vie et à la mort. —

J'en suis persuadé , disoit le chevalier , en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

On rentra , on se mit à table , et la baronne dit à la fin du repas , que sans doute il étoit bien temps de partir pour les eaux ; que la saison étoit très-avancée , et que sûrement il y avoit déjà beaucoup de monde d'arrivé. Le comte fut de son avis , comme il en étoit toujours. La vicomtesse ne le contraria qu'autant qu'il étoit nécessaire , pour ne pas paroître pressé de voir partir ses hôtes.

Les deux frères n'ouvrirent pas la bouche , la baronne dit que , malgré tout son regret de quitter sa plus *tendre amie* , sa santé

l'obligeoit de partir le lendemain; en effet, dès cinq heures du matin elle se mit en route avec le cher comte.

Le marquis n'avoit pas attendu cet instant pour demander à son frère ce qui s'étoit passé entre la baronne. Le chevalier l'en instruisit , en ajoutant : elle seroit belle comme Cléopâtre ; elle auroit des millions , je n'aime-rois pas Euphrasie ; jamais je ne prendrai pour ma femme , celle qui n'a pas su conserver l'estime publique. J'aurois pu me borner à refuser les offres qu'elle me faisoit , mais j'ai cru devoir lui en faire sentir les raisons , afin qu'elle ne m'en reparlât jamais. Elle part , cela prouve qu'elle est sus-

ceptible d'une sorte de pudeur, ce qu'en vérité je ne croyois pas.

Dès que le comte et sa tendre et fidèle amie se furent éloignés de Perpignan, la vicomtesse se trouva heureuse ; car les étrangers sont importuns quand le cœur est pleinement satisfait. Cependant le chevalier étoit inquiet de sa fille, et Cécile désiroit voir la sienne. Ils virent donc avec plaisir l'un et l'autre arriver l'instant de retourner à Paris.

Dès qu'ils y furent arrivés, le premier soin de Léonce fut de se rendre à Crépy, et celui de madame de Cervol, d'aller embrasser Aspasia : celle ci étoit déjà un petit personnage très-aimable. La vicomtesse en parla à



un vieil ami de sa famille , et qui étoit dans la confiance de son mariage. Sachant tout ce qu'elle eut perdu en le déclarant , et son embarras pour donner un état à sa fille , il avoit été le premier à lui promettre qu'il l'aideroit à avoir sa fille auprès d'elle , sans qu'elle compromît sa fortune , il devoit venir chez elle , et la prier de se charger d'une de ses petites nièce , en disant qu'elle avoit perdu son père et sa mère. Il tint parole , et la fable concertée fut mise en avant un jour que la vicomtesse avoit chez elle beaucoup de monde : elle se fit presser et tout ce qui étoit là crut ou parut croire qu'elle y mettoit une extrême complaisance. Le lendemain , la

petite fut amenée à l'hôtel. Elle eut une gouvernante , fut habillée, parée comme une princesse, soignée , gâtée comme cela devoit être. Le chevalier fut fort étonné, en arrivant de Crépy de trouver Cécile ayant auprès d'elle une petite fille belle comme le jour; mais qui avoit le tort extrême , dans cette position , de ressembler au marquis traits pour traits. Le chevalier ne put contenir le chagrin qu'il en ressentoit, et ayant trouvé son frère sur une terrasse qui communiquoit au salon , il lui dit : En vérité, mon frère, je ne t'aurois pas cru capable de me faire un tel mystère; quoi! tu es père ainsi que moi , et tu ne me le dis pas! Mais ce

qui m'étonne encore plus, c'est que tu n'ayes pas donné ton nom à cette pauvre petite. Le marquis répéta à son frère les raisons qu'ils avoient de ne point déclarer leur mariage, ajoutant que, s'il lui avoit fait un mystère de la naissance d'Aspasie, c'étoit précisément pour éviter qu'il ne le pressât de sacrifier la fortune de Cécile à l'état de sa fille; qu'enfin ils étoient parfaitement heureux, et que leur enfant le seroit bien davantage que s'ils se réduisoient à la pauvreté pour lui donner un nom dont elle se passeroit très-bien, d'après toutes les précautions qu'ils avoient prises pour qu'elle eût un état dans la société. — Je désire que cela réus-

sisse, et que vous ne vous repentiez pas un jour d'avoir fait trop ou trop peu pour elle. Il fut convenu que le chevalier ne paroîtroit pas, vis-à-vis de Cécile, avoir deviné le secret de la petite, et qu'il auroit l'air d'être persuadé qu'elle étoit réellement la fille du comte d'Agostino. Soit effet de la force du sang, soit instinct, Aspasia s'attacha presque aussitôt à son oncle, et l'aima autant que son père. Et que devient la pauvre Marianne? disoit tristement le marquis à son frère. — Elle se porte à ravir; elle est du double plus forte que ta fille; elle rit, elle chante du matin au soir. La bonne madame Dupin en est folle, et je t'assure qu'il

me seroit difficile maintenant de la lui ôter; car elle a reporté sur cet enfant toute l'affection qu'elle avoit pour les siens. La petite l'aime de tout son cœur, l'appelle sa mère, et se croira par la suite un enfant adoptif. Tout cela, disoit le marquis, ne vaut pas les soins d'une mère. — J'en conviens; mais Marianne n'en a pas. . . . . , et quelques larmes mouillèrent sa paupière.

Depuis que la baronne avoit quitté un peu brusquement la vicomtesse, ces dames ne s'étoient pas revues, parce que madame de Rosemont, en quittant les eaux, avoit été à Plagny passer l'automne. A son retour, elle vint chez Cécile qui étoit assise

sur un sofa, Aspasia dans ses bras , et Alphonse les contemplant toutes deux avec l'ivresse du sentiment. La baronne entre, regarde ce tableau, et se met à rire aux éclats. Le marquis la salue, prend son chapeau et son épée, et sort aussitôt. — Mais en vérité, c'est unique; quoi! vous êtes donc mariés? — Par quelle raison? La question est excellente. — Mais, je vous le répète, je ne sais pas pourquoi vous voulez que nous soyons mariés? — Et parce que voilà un enfant. — Qui ne nous est rien. C'est la fille du comte d'Agostino, noble Piémontais, et elle m'a été confiée par le vieux commandeur, dont elle est la petite nièce. — Et vous

vous imaginez que tout Paris croira cette histoire? — Je n'ai pas besoin que tout Paris la croie; car, très-heureusement, je n'ai pas de rapport avec tout Paris; mais ceux qui m'intéressent le savent, et cela me suffit. — Mais, ma reine, vous avez grand tort, je vous jure, tout le monde dira, et je crois bien avec vérité, que cet enfant est à vous, et vous ne savez pas le tort que cela fait à une femme dans le monde, quand on dit : elle a eu un enfant; il faudroit mieux avoir eu dix amans bien connus, que de vivre bien chastement avec un seul qui vous ait rendu mère. — Je ne suis pas de cet avis. — C'est celui du public, et c'est le seul qui vaille. —

Mes opinions m'appartiennent , et je n'en ai jamais changé ; je n'ai jamais confondu la foiblesse et le vice , et si le public me juge d'abord sévèrement , il peut venir un temps où on me rendra justice. — Jamais , mon cœur ; qui brave les préjugés , est bien sûr de perdre pour toujours toute considération personnelle. Si j'avois été à Paris , et que vous m'eussiez consultée , je ne vous aurois pas laissé faire la sottise de prendre cette petite. On peut éprouver le malheur d'avoir un enfant ; mais alors , si on ne le met pas aux Enfants-Trouvés , ce qui est certainement le plus sûr pour sa réputation , on le met en nourrice à cent lieues de Paris ;



de là au couvent , si c'est une fille , au collège , si c'est un garçon , qui s'engage ensuite , et dont on suit l'avancement sans qu'il s'en doute ; si c'est une fille , on la dote , elle se fait religieuse , et tout est dit..... — C'est apparemment ainsi , ma chère baronne..... — Eh ! non , je n'ai jamais eu que mon fils , qui est le plus légitime qu'il soit possible d'imaginer. Mais , n'importe , puisque votre chère élève est la fille du comte d'Agostino , noble Génois , je la prendrai pour ma bru ; elle sera belle à ravir. Mon fils est aussi fort joli garçon : il a l'air d'un héros de roman à la bavette. Mais où est donc allé le marquis ? Il a été embarrassé de

ce que je l'ai surpris jouant le rôle de père. — Non , je vous le jure ; il n'y a pas un mot de tout ce que vous imaginez : demandez plutôt à la petite. L'enfant , à qui on avoit très-bien appris sa leçon , assura que son père et sa mère étoient morts , et que son grand oncle le commandeur l'avoit donnée à sa bonne amie pour lui tenir lieu d'enfant. La petite disoit tout cela avec tant de grâce ; elle étoit si aimable , que , malgré la parfaite insensibilité de la baronne , elle ne put se défendre de l'intérêt que cet aimable enfant lui inspiroit , intérêt qui lui fut un jour si funeste. Quoique madame de Cervol eût peine à pardonner à la baronne

son opinion sur le sort des enfans à qui l'hymen ne donne point de rang dans la société , quand elle la vit caresser sa fille , convenir qu'elle étoit charmante , elle lui en voulut moins. Madame de Rosemont demanda des nouvelles du chevalier. — Il n'est point à Paris. — Et où est-il ? — Je ne sais. — Il a donc quelque intrigue secrète ? — Je l'ignore. — C'est un être bien original. — Il a beaucoup de mérite. — Je l'ai cru ; mais en approfondissant ce que cet air philosophique semble promettre , c'est en vérité fort peu de chose.

La vicomtesse vit bien que la baronne étoit encore piquée du refus qu'elle avoit éprouvé , elle

lui parla du comte. — Toujours le même, ce sont de ces hommes dont la constance est assommante. Plagny est à mourir d'ennui : je conçois bien que vous ayez quitté cette triste société. Pour moi, j'ai signifié à M. de Cervol, que je ne remettrois pas le pied dans l'antique château de ses pères, et que ce qu'il avoit de mieux à faire, c'étoit de le vendre, et d'acheter une belle maison de campagne à Passy ou à Auteuil, et un hôtel à Paris. — Et sa femme et sa nièce ? — Il les mettra dans un couvent, elles ne sont bonnes qu'à cela. — Mais il en a eu de la fortune. — Qu'importe. — Il importe beaucoup, sa famille est puissante, et elle trou-

verat très mauvais que l'on relègue cette femme dans un couvent , tandis que l'on dépensera sa fortune à Paris. — On criera d'abord , mais nous aurons un excellent cuisinier ; une maison charmante où tous les plaisirs seront réunis , cela fait passer tant de choses ! D'ailleurs libre à lui ; je ne le force pas , je romps , s'il ne prend pas ce parti ; mais je ne l'y oblige pas. — Adieu , mon cœur , malgré le ridicule de votre maternité vraie ou supposée , vous êtes toujours de toutes les femmes la plus aimable que je connoisse ; et elle sortit.